

50 ANS SICALAIT



Le lait, une histoire, un avenir







2012, année internationale des coopératives !

Ainsi en a décidé la résolution de l'Assemblée Générale des Nations Unies, adoptée le 18 décembre 2009.

Pure coïncidence évidemment avec le cinquantième anniversaire de la création de la SICALAIT, née à la mairie du Tampon le 27 février 1962 ; mais cette concordance nous permet de souligner avec force les valeurs fondamentales auxquelles ont adhéré immédiatement les pionniers de cette belle aventure.

Ils ont été suivis très vite par un grand nombre de petits agriculteurs très modestes de la Plaine des Cafres, puis des Hauts de Saint Joseph, de la Plaine des Palmistes et des Hauts de l'Ouest.

Ils cherchaient alors l'amélioration de leur condition de vie, voire souvent de subsistance, et la sécurité pour l'avenir de leur famille.

Le modèle coopératif a été fondé sur des valeurs fortes de responsabilité, de solidarité et de transparence. Vous en trouverez bien des exemples dans cet ouvrage.

La SICALAIT au travers de 50 années, et au-delà des péripéties qui ont émaillé cette histoire, a toujours veillé à faire prévaloir les valeurs fondamentales et coopératives que sont :

- La démocratie par le vote égalitaire,
- La solidarité et l'égalité de traitement des sociétaires, proches ou éloignés, petits ou grands,
- La responsabilité réelle de tous les adhérents envers leur coopérative et leurs collègues,
- La transparence à l'égard de ses membres et de la collectivité publique,
- La proximité et le service dans l'intérêt de l'ensemble de ses adhérents, en vue de satisfaire leurs besoins économiques et sociaux.

Ce furent 50 années d'effort et de persévérance, avec des jours fastes et d'autres moins.

Il me revient l'honneur, avec mes collègues administrateurs, en ce jour d'anniversaire, de témoigner pour toutes celles et ceux qui ont construit ce bel ouvrage, pour nos aînés qui nous ont transmis cet héritage précieux que personne ne peut s'approprier, mais que tout le monde peut partager.

Il est de notre responsabilité à tous aujourd'hui et demain de veiller à le préserver et le faire grandir.

Soyons tous conscient que notre SICALAIT fait désormais partie du patrimoine collectif de la Réunion.

Je veux remercier chaleureusement Monsieur Enis ROCKEL qui a réalisé pour nous cet ouvrage, avec la contribution active, et chargée d'émotion, des acteurs qui ont fait cette histoire, ou de leurs familles.

Tous n'ont pu être cités ou entendus, mais qu'ils soient associés à ce grand moment de commémoration et qu'ils reçoivent notre gratitude pour ce qu'ils ont fait et nous ont laissé, une SICALAIT qui doit être fière de son passé et confiante dans son avenir.

Bon anniversaire à tous,

Patrick Luc Mario HOARAU
Président

Le lait, une histoire, un avenir



Au 7^{ème} millénaire avant Jésus Christ existaient des troupeaux de vaches dans certaines régions de l'actuelle Turquie, et des traces de lait ont été trouvées sur des fragments de poteries exhumées de cette époque. On consommait du lait de vache depuis le Néolithique (9000 – 3300 av JC) L'existence des vaches domestiques et l'utilisation du lait, du fromage et du beurre est connue en Europe depuis au moins 7000 av JC.

Les premières vaches

Lorsqu'on est venu chercher les 12 mutins à Bourbon en novembre 1649, nous dit le père Jean Barassin dans son livre « Bourbon des origines jusqu'en 1714 » (page 35), on a introduit à la Possession un petit troupeau de bovins. Ce sont les tous premiers de l'histoire. Une deuxième introduction a lieu lors de l'arrivée du groupe d'Antoine Couillard dit Marouvouille, en 1654, il s'agit cette fois-ci de « 5 vaches pleines et un taureau, lâchés du côté de l'Étang Saint-Paul, qui se sont mêlées avec 25 ou 30 autres, fort belles, grasses, provenant de celles que monsieur de Flacourt y avait envoyées il y avait 5 ans » Voici le début de l'histoire des vaches à la Réunion. Antoine Boucher nous raconte dans son célèbre « Mémoire » (page 61), qu'une cinquantaine d'années plus tard, vers 1700, François Cauzan et son épouse Louise Payet possèdent entre autres, 50 bœufs dans leur propriété de Parc à Jacques à Saint-Paul (Savannah). Cela sans compter plusieurs autres colons qui en possédaient aussi.

Le pionnier de la Plaine des Cafres

Certains bénéficiaires des premières concessions des hauts ont fort bien réussi leur entreprise, sans toutefois se conformer aux engagements prévus par l'arrêté du Gouverneur qui destinait la Plaine des Cafres au maraîchage, et la Plaine des Palmistes à l'élevage. En 1856, Henry Laurent Potier, alias, Boisjoly Potier, né le premier mars 1827, de Jean Philibert Rodolphe Potier, notaire à Saint-Pierre, et d'Antoinette Choppy, est l'un des meilleurs exemples. En même temps qu'il fait de l'élevage, il produit de l'avoine, du seigle, de la pomme de terre, de l'orge et sa laiterie produit entre autres, du beurre et du fromage qui font le bonheur des populations environnantes, et jusqu'à Saint-Pierre, l'on connaît l'excellence de ses produits !



Installé à la Plaine des Cafres dès 1849, il s'y est constitué en quelques années un patrimoine de 382 hectares, en acquérant terres de Monsieur Jean Baptiste Armanet qui a laissé son nom à un long chemin et qui deviendra son beau-père le 14 mai 1851, mais aussi par des acquisitions auprès de Madame Hyppolite Lacaze, de Monsieur Onézime Perrault, et que quelques concessions délivrées par les gouverneurs Darricau et Dupré. Ainsi, le jeune et dynamique Boisjoly (qui avait un oncle sur-

nommé Boisvert), et son épouse Louise Olympe (Armanet) y créent cinq fermes. L'une d'elles ayant brûlé accidentellement, il en exploite quatre. Il y a quelques 600 moutons, une centaine de vaches, des porcs en grande quantité et des animaux de basse-cour. Son domaine est protégé par plus de 4 km de clôture et relié par plus de 10 km de chemins carrossables, construits par lui-même et ses hommes. Devenu veuf, il se marie à Claire Barau, et au bout d'une vie bien active, il décède suite à une fluxion de poitrine, le 25 janvier 1889, à 22h30, âgé de 61 ans.



En 1862, le Sieur d'Esmenard écrit :

« La viande y est plus belle et plus savoureuse que celles de ces bœufs étiques qui approvisionnent Saint-Denis ... Les légumes et le beurre y sont de premier choix et les fromages ont le goût aussi bien que la forme de ces bonbons auxquels Neufchâtel a donné son nom ». « Potier, célèbre dans toute l'île, devient conseiller municipal de Saint-Pierre ; ses avis sont parole d'évangile pour la colonisation des Hauts. Il meurt à 61 ans d'une fluxion de poitrine, épuisé par une vie de labeur incessant ».

Malgré tout, il y a peu de gens à la Plaine des Cafres, et dès juillet 1865 le gouverneur Marie-Jules Dupré réorganise le terrain et d'autres concessions plus grandes voient le jour, dans une pagaille indescriptible, car, la plupart des anciens concessionnaires s'estiment lésés. En 1876 il n'y avait dans les hauts qu'une demi-douzaine de propriétaires résidants, autrement dit, en comptant tout le personnel des propriétés, une centaine de personnes.

La Ferme Modèle

Louis Dumesgnil acquiert auprès de la succession Boisjoly Potier environ 400 ha de terre et y implante sa ferme dès la fin du XIX siècle. Lorsqu'il prend sa retraite, il laisse les rênes à son fils André, qui l'a vend en 1935 à la toute jeune Société Coopérative d'Élevage et de Culture (SCEC).

Maximilien Lorion est un tamponnais de vieille souche né en 1897, ancien combattant de la guerre 14 – 18, il se marie à Anita Gonthier vers 1921 et fonde une famille nombreuse, et heureuse ! Dès 1932, il se met au service de d'André Dumesgnil en tant que régisseur de sa ferme de la Plaine des Cafres, appelé la Ferme Modèle.



Monsieur Lorion, plus connu par le surnom de Toutou, est un homme d'une droiture admirable, il transpire la rigueur et la discipline à un point tel, que tous les ouvriers, et ses 10 enfants à plus forte raison, le comprennent sans même qu'il ait à donner des ordres ! C'est donc de manière tout à fait naturelle qu'il garde son poste d'administrateur de la ferme, au sein de la Coopérative.

L'un des fils de Maximilien, Rico Lorion est le deuxième enfant de la famille et le premier garçon. Il est né en 1925, et il passe toute son enfance et une bonne partie de sa jeunesse dans la Ferme Modèle. Selon ses souvenirs, c'est en 1935 qu'est créée au 26^{ème} km, la Société Coopérative d'Élevage et de Culture (SCEC). Son premier président est Joseph Martin, un habitant de Sainte-Suzanne très impliqué dans le monde agricole en ces années-là.

Dès le départ la Coopérative attire de nombreux sociétaires de toute l'île et pas des moindres, l'un d'eux n'est autre que Roger Payet, le président du Conseil Général, un deuxième est Clérensac Boyer



de la Girauday, fils du maire de Sainte-Marie et propriétaire du domaine de la Révolution (100 ha) dans ladite commune ; un troisième est le très connu expert comptable Mas, et ainsi de suite. En 1954, la Coopérative ne compte pas moins de 200 sociétaires éleveurs bovins et ovins.

Lorsqu'éclate la guerre en 1939, le président Martin est mobilisé et est remplacé à la SCEC par Léopold Rambaud, un autre personnage incontournable de l'économie réunionnaise. C'est un homme « énergique », il possède une centrale électrique au fond de la Rivière à Saint-Denis, et est président d'un club de football, l'Olympique, ce qui fait de lui quelqu'un d'extrêmement populaire. Monsieur Rambaud, la cinquantaine grisonnante, est naturellement attachant, lorsqu'il vient à la ferme il tient à serrer la main des tous les travailleurs ; parfois il ramasse des pommes d'hors saison, il remplit des caisses qu'il ramène dans sa grosse voiture Ford, à la ville, pour les vendre au profit de la Coopérative !

Dès le début de cette histoire, dès 1935, lorsque monsieur Martin est élu président, ayant le souci d'améliorer les performances des vaches créoles, ces vaches issues des croisements les plus divers, il décide de faire venir de Métropole 6 vaches Schwitz, appelées aussi, Brunnes des Alpes, et un taureau géniteur. Cela est une grande première dans l'histoire contemporaine de l'élevage réunionnais. Le petit Rico Lorion de ses années là, près de 80 ans plus tard se souvient encore des noms des sympathiques génisses : Angèle la plus douce, Fraise la têtue, Bouboule et Laboule, qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, avec leurs museau blanc, Janette, la future maman de Mickey, et Delphine la terrible, qui défonce bien volontiers les clôtures pour aller brouter ailleurs.



Un certain monsieur dénommé Hamerer, un de ces mécaniciens qui savent réaliser des miracles à cette époque, adapte le moteur d'une voiture de marque UNIC mise au rebut, en moteur de broyeur d'ajoncs, pour transformer cet arbuste qui empeste les hauts de l'île, en aliment pour bétail. D'après le vétérinaire Gilard, c'est une des aiguilles dont sont dotées les extrémités des feuilles de cet arbuste, qui a eu raison du taureau en perforant ses intestins. Il en est mort ! Ce fut un drame, il a fait six veuves ! Mais souvent dans les histoires il y a le destin qui joue un rôle, parfois funeste, parfois heureux, et en l'occurrence il est dans la deuxième catégorie puisque Janette se trouve pleine, et elle mettra bas un magnifique mâle, baptisé Mickey. Il faut dire que ce personnage de Walt Disney occupe le haut de l'affiche en ces années là. Mickey va sauver la race ! Il sera lauréat lors de l'exposition agricole de Saint-Denis de 1937.



La Ferme Modèle justifie bien son nom, en plus des animaux qui déambulent chacun dans son parc, on y trouve des arbres fruitiers tels des pommiers, des poiriers, des pruniers, et même un cerisier qui, l'année où ses premiers fruits surgissent, est abattu par un méchant cyclone ! Poussent encore dans la Ferme Modèle des champs de blé, d'avoine, d'orge, de topinambour, d'artichaut, des poireaux et même des fleurs, on en veut pour preuve la magnifique allée de camélias qui borne le chemin qui va de la grande maison jusqu'au Piton Manuel. C'est l'ingénieur agronome Kopp, qui a la charge des vergers. Qu'elle est belle cette ferme, avec ses platanes, ses tamarins des hauts et son vieux et feuillu magnolia planté juste au-dessus de la cabane en bardeaux !

La porcherie renferme dans l'enclos plusieurs races, des Large White, des Yorkshire avec leurs museaux retroussés, des Large Black que, comme le nom l'indique, sont noirs, et ont de grandes oreilles pendantes. Dans la bergerie on trouve des moutons Île de France dont les béliers peuvent dépasser allègrement les 100 kilos ! Cette bergerie, tout comme la maison de maître et les clôtures en pierres sèches, sont l'œuvre de Boisjoly Potier, construites dans les années 1860. Une pierre scellée dans le mur de l'entrée de la bergerie porte la date de 1864. Les prairies de la Ferme Modèle sont piétinées par de magnifiques équins, dont un élégant étalon Arabe répondant au doux nom de Radir, importé par la Chambre de l'Agriculture vers 1933. Coco est l'âne reproducteur, sa mission est celle d'engendrer des solides mulets, excellentes bêtes de somme.



Suite à la Départementalisation de 1946, beaucoup de textes réglementaires de l'administration Coloniale doivent être modifiés et adaptés. Ainsi, en 1954 la Ferme Modèle est absorbée par la Direction des Services Agricoles (DSA), qui reprend la Coopérative dans des conditions bien particulières. Les anciens disent avec beaucoup de nostalgie, trahis par un soupçon d'injustice qui les transperce, que l'Etat y a réalisé une excellente affaire ! Le prix payé pour les 400 hectares clôturés, totalement aménagés, bâtis, plantés et structurés comme le nom l'indique, en ferme modèle, ne leur ont coûté que le remboursement des parts sociales de chaque sociétaire. Il faut dire que l'Etat est impliqué dans le fonctionnement de la ferme depuis ces débuts, ses techniciens y prodiguent des bons conseils depuis des années, et dans ce genre de transaction, c'est bien celle-là la règle.

En conséquence à ce changement majeur, un nouveau directeur est nommé, monsieur Gabriel Cancre. Maximilien Lorion en est son régisseur, sans pour autant que ses responsabilités changent en quoi que se soit. Maximilien est maintenu à son poste, et il doit s'adapter à d'autres méthodes de gestion.

Nostalgie



Depuis plus de cinquante ans Rico Lorion se refusait de se rendre dans le site de la Ferme Modèle, à la Plaine des Cafres. Et pourtant, jeune marié il résidait dans une propriété toute proche, où il a vécu de nombreuses années. C'était juste là où se trouve aujourd'hui la Caserne du colonel Laferrère. Longeant les barbelés de la Nationale, souvent son regard désobéissant se déviait de la route pour aller caresser furtivement le paysage de la Ferme Modèle, de loin, mais aussitôt il tournait la tête, à l'exemple de ce qu'il avait décidé de faire avec cette marquante page de son histoire. Trop de souvenirs, des bons et des mauvais...

Ce vendredi 27 janvier 2012, de manière spontanée, après avoir longuement raconté l'histoire de la Ferme Modèle, après avoir évoqué les souvenirs de ses ouvriers, ceux de son papa Maximilien, de sa maman Anita, il accepte la proposition de se rendre sur les lieux de son enfance.

« Tu vois cette allée de platanes ? C'était là l'entrée principale de la ferme... Dommage, tout est en friche maintenant ! Oh, regarde la petite case du gardien, elle croule sous des mauvaises herbes... Ah, ce vieux tamarinier, il est toujours là... Tu sais, il y avait ici sur le bord du chemin toute une rangée de pommiers... » Et voilà que devant nous se présente un pommier à droite du chemin, un seul, aucun autre arbuste n'est autour, il est chargé de fruits encore verts. « Arrête, il faut que je le vois de plus près »





Un peu plus loin Rico demande d'arrêter dans un endroit apparemment sans intérêt. Il descend et dit de le suivre. Il fait quelques pas vers un bâtiment, il marche dans de hautes herbes et montre du doigt une pierre gravée, avec la date 1864. C'était ici la bergerie, une construction de Boisjoly Pottier. « *Un dimanche, revenant dans le chemin j'ai remarqué le portail ouvert, ce n'était pas normal. Je m'avance et je remarque que les moutons avaient défoncé la porte. Tout de suite j'ai compris : les chiens sauvages sont passés par-là. Lorsque j'ai franchi le seuil, un carnage est apparu devant moi, plusieurs moutons égorgés par les chiens, gisaient inertes sur leur fourrage...* »

Nous reprenons la voiture juste pour faire quelques mètres, sans discuter, l'épisode des moutons se déroulait encore dans ses souvenirs, sans doute. Son regard se dirige vers les contreforts fertiles du Piton Manuel, et avec lui, je découvre deux ruines en bardeaux et tôles, à moitié cachées dans un poétique écrin de verdure. « *C'est là que nous avons vécu des années... je vois encore ma mère préparer le repas dans la petite cuisine attenante...* »

Les années 1950 - 1960

L'expérience réunionnaise de l'élevage bovin afin de produire du lait remonte donc, à la première moitié du 20^{ème} siècle. Jean Defos du Rau nous apprend dans sa thèse de doctorat « L'île de la Réunion », publiée en 1960, que dès 1952 les Services Agricoles du Département installent à la Ferme Modèle une station pour servir de ferme pilote d'élevage, pour faire des expériences fourragères, d'insémination artificielle, d'ensilage, de stabulation, des études sur les rations alimentaires et, en collaboration avec les services forestiers (ONF), de l'arrachage des ajoncs et de leur remplacement par des graminées importées, notamment des Napier et des Kikouyou.



Dès 1949, les mêmes Services Agricoles importent d'Europe, à grands frais dit l'auteur, vingt trois vaches et deux taureaux hollandais, trois vaches de race Schwytz (déjà connues), deux taureaux Limousins et un Charolais, au total trente et une bêtes. En 1953, on compte soixante huit pur-sang et plus de cinq cents métisses. Vers la fin 1954, on comptabilise environ deux mille sept cents saillies, avec un important taux d'échec.

En 1956, un véritable centre d'insémination est ouvert à la Ferme Modèle de la Plaine des Cafres, sous la direction de Guy Aubry. Avec du personnel formé, il réalise près de mille fécondations par an. Les éleveurs obtiennent de ces vaches métisses, de deux cent quarante à deux cent soixante dix jours de lactation, allant jusqu'à deux mille cinq cents et même à trois mille litres de lait/an. Des animaux âgés de deux à trois ans, pèsent entre quatre cents cinquante et six cents kilos. L'INSEE donne pour l'année 1957, vingt et un mille et huit cents bovins dont sept mille sept cents vaches laitières, pour une production annuelle de six mille tonnes (et non litres) de lait, soit, soixante grammes par jour et par habitant, à cette époque-là.

En ce début des années 1960 les Réunionnais vivent une situation paradoxale, depuis quatre ans la branche Sud du chemin de fer ne fonctionne plus, la ligne de Saint-Benoît voit passer les derniers convois, et le plus grand employeur de l'île durant près d'un siècle, se meurt lentement. D'un autre côté, l'ouverture de nouvelles routes et l'arrivée des gros camions Berliet donne un souffle nouveau à l'économie. Dans le monde agricole des hauts, la filière géranium connaît une période de crise sans pré-



cèdent, et les producteurs d'essence s'entredéchirent de manière lamentable. C'est presque la Révolution !

L'île est dans un contexte social, familial et sanitaire très particulier, le taux de fécondité des réunionnaises est de 6,3 enfants, il n'y a dans le monde rural de l'île, pratiquement que des familles nombreuses. Une campagne de dénatalité est savamment orchestrée par les autorités, des panneaux de 8m² sont érigés aux bords des routes, sur lesquels on peut voir une maman avec une trâlée d'enfants, et le plus petit agrippé à sa robe, et juste au-dessus un seul mot : « ASSEZ ».



La SATEC

Au début des années 1960 sur le plan industriel et agricole, tout est à créer dans l'île et un secteur qui a le vent en poupe, est celui du bâtiment. Avec l'avènement de grosses sociétés de constructions industrielles, la GTOI et SBTPC par exemple, les artisans se trouvent sérieusement concurrencés. Pour leur venir en aide, entre autres, l'Etat crée alors la SATEC, en 1961. La Société d'Aide Technique et de Coopération dépend directement de la Caisse Centrale, la Française de Développement. Elle a mission de conseiller, d'encadrer, d'accompagner et même de financer dans certains cas, les artisans, les agriculteurs et les éleveurs. Son action va bien au-delà que le secteur du bâtiment, seulement.



Le nom SATEC évoque dans le mémoire des réunionnais une maison, un type de maison, la maison Satec. Ceci, parce que ce sont les artisans du bâtiment en plus grand nombre, qui ont bénéficié au début des années 1960 des conseils et de l'appui des techniciens de la SATEC, qui leur ont suggéré des plans, qui leur ont fourni les armes nécessaires pour la pleine réussite de leur entreprise. Ce sont eux et leurs clients qui, en guise de remerciement ont baptisé ces maisons, les maisons Satec. Or, dans l'histoire économique de La Réunion cette entité d'Etat représente bien plus que la sympathique image de la maison carrée, en dur et sous dalle.

Depuis que la Coopérative a disparu au profit de la DSA (Direction des Services de l'Agriculture) en 1954, les éleveurs de la Plaine des Cafres, désunis, ont besoin de se regrouper au sein d'une nouvelle entité. C'est alors que les cadres de la SATEC, tels Jean Paul Darrieus et Guy Malaurie, vont en 1962, œuvrer auprès des quelques éleveurs de la Plaine des Cafres dans le but de les convaincre à former une SICA- LAIT, Société d'Intérêt Collectif Agricole, pour réorganiser et relancer la production industrielle du lait.

Jean de Cambiaire, directeur du Crédit Agricole à cette époque, écrit dans son livre « La certitude du Développement » page 213, que ce ne sont pas les agriculteurs qui sont seuls à l'initiative de la SICALAIT, mais aussi les hommes de la SATEC, qui avaient mission de les accompagner pour créer plusieurs Sociétés d'Intérêt Collectif Agricole (SICA), dont celle de la filière lait. Les Sica fonctionnent sous la forme de coopératives et plusieurs ont été créées à ce moment-là : la Sica pomme de terre, la Sica maraichère connue par le nom Sicama, la Sica œuf, la Sica porc et la Sica miel. La Sicaproviré (Production Viande Réunion) est créée en 1973, après la dissolution de la SATEC, mais, dans la mouvance amorcée par celle-ci. Cette SICA adopte un sigle plus



simple en 1980, Sicarevia (Réunion Viande), qui a une filiale depuis sa fondation en 73, la Sedael (Société d'Etude de Développement et Amélioration de l'Élevage).

A certains égards, la SATEC supplée la banque qui ne peut pas tout assurer, et remplace aussi la SAFER dans le remembrement de certaines propriétés, transformant dans de beaucoup des cas, des simples colons en des petits propriétaires. Alors, suivant les propositions des hommes de la SATEC, le maire du TAMPON Paul Badré, l'industriel Charles Isautier et le conseiller général de la Plaine des Cafres Paul Gervais entre autres, avec un petit nombre d'agriculteurs éleveurs se mettent ensemble pour donner suite à leur dessein : devenir des producteurs professionnels de lait et de ses dérivés.

Les hommes de la SATEC



Au début 1963, la SATEC, sous la houlette de son directeur monsieur Roland de Bellabre, engage entre autres, deux jeunes VAT (Volontaires à l'Aide Technique), monsieur Decacray, un métropolitain qui a la mission de mener à bien le démembrement et le remembrement des grandes propriétés, et le créole tamponnais Paul Martinel, dont la mission est celle de remplacer les champs et les alambics de géranium par des prairies, pour y installer des vraies vaches laitières.

Existe toujours à la Plaine de Cafres la Ferme Modèle, tenue par monsieur Gabriel Cancre, et elle ne passera dans le giron de la SICALAIT qu'en 1976. Désormais, il est temps d'accéder au stade supérieur et de faire venir des animaux plus performants quant à la production de lait. Les vaches péi sont solides, elles ne tombent jamais malades, en contrepartie elles ne produisent que très peu, trois ou quatre litres de lait par jour, seulement. L'importation des Brunnes des Alpes des années 1935 reste une expérience positive et elle sera renouvelée plus de trente cinq ans plus tard, par Paul Martinel, qui introduira cette fois-ci, en 1968, pour le compte de la SICALAIT, une autre race bovine, une quantité industrielle diront certains, cent cinquante « Australiennes », des bêtes germano hollandaise, importées d'Australie ! Elles arrivent dans l'île, pleines, à quelques mois seulement du vêlage.



L'arrivée de cet animal laitier pur sang, plus performant mais beaucoup plus fragile, révolutionne l'industrie laitière dans l'île. Les pertes des petits seront importantes lors des premiers vêlages, mais au fur et à mesure les éleveurs maîtriseront le problème. L'enjeu en vaut la chandelle, on passe de trois ou quatre litres, à vingt, vingt cinq litres par jour et par vache !

La SICALAIT



« Il faut que vous vous regroupiez en coopérative, pour unir vos efforts, et pour faire devenir rentable votre métier » disent unanimement tous les conseillers. C'est ainsi que le 27 février 1962, à 15 heures précises, l'assemblée constitutive de la SICALAIT est ouverte dans la salle du conseil municipal de la toute nouvelle mairie du Tampon, sous la présidence de monsieur le maire, Paul Badré, lui-même agriculteur et éleveur. Le nombre des personnes présentes à cette réunion historique est de seize, sont représentés le Conseil Général (Paul Gervais), le Président de la Chambre d'Agriculture Albert AVRIL, Jean FONTAINE ingénieur des Eaux et Forêts, monsieur CANCRE chef du service élevage de la Direction des Services Agricoles ainsi que



les présidents de deux coopératives d'agriculteurs déjà existantes, celle de la Plaine des Palmistes et celle des éleveurs du littoral et Saint-Denis. Puis, le maire Paul Badré, Franck Deurveiller, René Simon Hoareau, Charles Isautier, François Payet, Marcellin Payet, Pierre Emile Picard, René Benoît Picard et Séraphin Picard. Ce sont ces neuf derniers, les fondateurs de la SICALAIT.

Parmi eux on en choisit cinq pour former le conseil d'administration : Badré, Hoarau, Payet Marcellin, Picard René et Picard Séraphin. Après l'assemblée générale, le conseil se réunit le jour même, pour constituer son bureau comme suit :

- Président d'honneur : **Paul BADRE**
- Président : **René Simon HOAREAU**
- Vice président : **Marcellin PAYET**
- Secrétaire : **René Benoît PICARD**
- Trésorier : **Séraphin PICARD**

Un siège au conseil d'administration est également attribué à la SATEC.

C'est un pas décisif et très courageux qu'ils franchissent à ce moment-là, car, à une époque où il n'y a pas d'électricité, dans un lieu où il n'y a pas de routes, avec des familles qui n'ont pas de moyens, se lancer dans une entreprise pareille nécessite beaucoup de courage, mieux encore, de la foi ! Le nombre d'éleveurs participant à cette première assemblée est volontairement restreint, car, il faut une adéquation entre l'offre et la demande. Après, au fur et à mesure que la demande augmenterait, de nouvelles adhésions seraient enregistrées.



Il est d'ailleurs convenu en séance et consigné au procès verbal que les loyers ,les salaires et les livraisons de lait des 2 ou 3 premiers mois ne seraient pas payés , « *les intéressés en faisant l'abandon pour lancer l'affaire* » !!!



« *Là-haut, à la Plaine des Cafres, on était habitué à produire de la pomme de terre et du charbon. Ah, le charbon, voilà un travail dur ! C'était bizarre de voir un homme riche comme monsieur Charles Isautier, prendre son plateau et servir du café à des gens comme nous.* » Voilà ce que disait René Benoît Picard, racontant les débuts de la SICALAIT à la Plaine des Cafres. Et il poursuit : « *...si ce n'avait pas été un homme comme lui, qui a mis à disposition un bout de terrain, qui a mis à disposition le salon de sa maison pour les réunions, et qui a donné un garage pour qu'on y fabrique les premiers yaourts, la SICALAIT n'aurait jamais existé* »

Le berceau de la SICALAIT

Lorsqu'on arrive là haut, au 28^{ème} km de la Plaine des Cafres, le chemin qui mène vers la ferme Isautier semble ne pas avoir vieilli de cinquante ans, il est assez long et s'incline un peu à droite comme pour aller chercher de l'ombre sous de vieux platanes aux coupoles imposantes. Quelques flaques

boueuses tout le long, des traces de sabots de vache, une maman poule qui, épouvantée, cacaille à tue tête, et une barrière en bois de goyavier et barbelé, à l'ancienne, rafistolée avec des fils de fer et de la ficelle en sisal. Nous sommes bien à la ferme, mais nous ne sommes plus en 1962, autrement nous aurions vu sur le plateau gazonné à côté de la maison en bardeaux, la où arrive un magnifique escalier en pierres taillées, la voiture de monsieur Charles, une ou deux charrettes et quelques éleveurs, essuyant leurs bottes sur le paillason, le chapeau à la main, avant d'entrer dans la pièce du rez-de-chaussée.



elle a tendu ses branches et lancé ses feuilles pardessus des portes, des fenêtres, des murs et des toits qui ont été témoins d'une période agitée, des jours pleins de dynamisme et d'espoir, rendus aujourd'hui par faute du temps, en ruines. Le progrès a déménagé de là depuis longtemps...

C'est dans ce salon aussi long que la maison, que se réunissent pour la deuxième fois de l'histoire, les membres fondateurs de la SICALAIT. C'était le 25 avril 1962. Lors de l'assemblée constitutive, tenue à la mairie deux mois auparavant, on avait décidé de la fabrication de yaourts dans un atelier de la ferme, mis à disposition par la succession Isautier. Il se trouve là, tout près. Nous nous y rendons. Cinquante ans c'est long, c'est un demi-siècle qui s'est écoulé, et depuis que cet endroit n'est plus fréquenté, la nature a pris ses aises,



En attendant, toutes les réunions auront lieu dans cette maison, sept pour l'année 1962, un peu moins l'année suivante, et ce jusqu'à ce qu'on prenne possession des locaux du 27^{ème} km construits sur un terrain communal, dont bail sera consenti à la SICA Lait pour une durée de 99 ans.

Dès le premier mois d'existence on procède dans l'atelier 28^{ème} km à des expériences de fabrication de yaourt. Puis, on change de place et on s'installe dans un local plus grand, au 27^{ème} km, qui sert de laiterie - fromagerie. Pour faciliter le démarrage les premiers loyers ne seraient payés qu'à partir du 4^{ème} mois. Léon Gonthier, régisseur de la propriété Isautier de la Grande Ferme, est mis à disposition pour assurer la gestion et le fonctionnement de l'atelier de la SICALAIT pendant ces débuts. Tous ceux qui participent activement à ce départ acceptent l'abandon de leurs éventuels revenus, pendant les premiers mois d'activité pour constituer le fonds de roulement de la SICA lait.



Léon Gonthier est né le 26 octobre 1918 dans le fief des Isautier à Bérive. Les enfants des deux familles grandissent ensemble et c'est de manière tout à fait naturelle qu'il intègre leurs activités et devient rapidement contremaître et régisseur. Léon se marie le 27 janvier 1946 à la belle Laurina Lebon, née dans le quartier, le 12 février 1929, et ils auront 12 enfants, dont 7 garçons ! à qui il aura transmis

sa passion de la musique et son amour des hauts et dont 3 d'entre eux constituent aujourd'hui la fameuse compagnie des PAT JAUNES.

Un des cadres de la SATEC, monsieur Yves Malaurie, est prépondérant dans la mise en place de la toute nouvelle Coopérative. Non seulement il prodigue des conseils avisés, mais il assume volontiers le poste de secrétaire des séances du Conseil d'Administration, pour rédiger d'une plume alerte les tout premiers procès verbaux manuscrits. Un autre de la SATEC qui compte beaucoup dans cette histoire est Jean Paul Darrieus, c'est lui qui ouvre toutes les premières réunions du Conseil d'Administration récapitulant ce qui a été fait et donnant les sujets et les suggestions à débattre.

Le premier employé de la SICALAIT

Un prêt de la SATEC permet l'achat d'une camionnette Citroën 2 cv pour le ramassage du lait, et pour les livraisons des produits. Le moniteur Gérard Dambreville, premier salarié de la coopérative naissante, en est le pilote. Il passe tous les matins recueillir le lait auprès des producteurs adhérents. Il fallait que la traite soit terminée avant les 7 heures du matin, heure à laquelle débutait le ramassage. Ceci est théorique, car en réalité, dans certains endroits la 2 CV passait dès les 5 heures. Les premières productions sont dérisoires, elles vont de 2 à 6 litres par producteur ; il n'y a que monsieur Isautier que produit à lui seul, quelques 20 litres sur une production totale de 35 litres ! Ce lait est destiné à être transformé d'abord en yaourt, puis en crème, puis en beurre et enfin, s'il en reste, en fromage.



Monsieur Dambreville est aussi responsable de la surveillance de la production du lait, de son ramassage et il doit apporter une aide à la fromagerie. Hélas, il ne reste pas longtemps au sein de la Coopérative, n'ayant pas tout à fait les mêmes vues que monsieur Georges Vergoz, il préfère se retirer, et, comme il a d'autres compétences, il n'a pas des difficultés pour se faire enrôler dans le peloton de la Gendarmerie, à deux pas de là. Ce sera la chance pour Elio Mussard qui récupère le volant de la « 2 chevaux » pour arpenter les longues et sinueuses routes des hauts, ramassant du lait et livrant ses sous produits.

La coopérative se structure

On est bien loin du temps où on importait des bœufs de Madagascar et on les débarquait à la nage en rade de Saint-Denis, désormais on vit dans la modernité et il faut aller de l'avant.

Dans un souci de performance commerciale, monsieur Isautier suggère aux adhérents de se rapprocher d'un commerçant Chinois, monsieur Maxime Chong-Tsi-Tsaon, pour qu'un de ses vendeurs puisse commercialiser dans les autres villes les premiers yaourts produits. Le pot vendu 20 francs CFA, laisse une commission de 2 frs au vendeur.



La SATEC met à disposition de la SICALAIT une de ses employées pour assurer la comptabilité, faite à partir des livres de caisse tenus par les vendeurs. Ils sont remis périodiquement à la secrétaire comptable. Il fallait aller partout avec des échantillons de yaourt, jusqu'à Saint-Denis, pour intéresser les commerçants et pour créer une première clientèle ! Le problème est que, pour cela, il fallait changer les habitudes alimentaires des Réunionnais ! Dans le régime créole, il n'y a jamais eu de yaourt ! D'un côté, il fallait s'occuper du développement industriel, et de l'autre, de celui de l'élevage. Le docteur Pourquoi, des services vétérinaires, a prodigué les premiers conseils en la matière.



Les écoles communales vont contribuer fortement à la vulgarisation des yaourts, un pot par semaine et par élève (de la maternelle à la 7^{ème}), représente une production pérenne assurée, puis, ce sera deux pots,



et plus tard encore, cette consommation augmentera. Il faut donc livrer les écoles. Cela implique un service de livraisons performant, ce sera d'abord la Citroën 2 cv qui assurera cet acheminement, puis on passera à une camionnette Fiat plus grande, puis à une autre pour enfin arriver aux grands camions. Gérard Dambreville, Elio Mussard et Félix Hoarau seront les premiers chauffeurs livreurs de la SICALAIT.

Au départ, Cilaos pose problème. Trop excentré. Les comptes sont vite faits, par rapport au nombre de pots à livrer là haut, et à leur prix, commercialement cela n'est pas possible. L'adhérent René Robert se propose de livrer Cilaos moyennant 6% sur le prix de vente et l'aide d'un manoeuvre à charge de la coopérative. Sa proposition est adoptée. Tant mieux ! Les enfants du Cirque ne seront pas pénalisés, d'autant plus que cela représentait mille sept cents pots par semaine !

Sans permis

Paul Martinel se souvient de l'abnégation d'Elio Mussard, ce garçon partait très tôt de la Plaine des Cafres avec sa cargaison pour livrer un peu partout, et jusqu'aux hauts de l'Ouest ! Un jour, en compagnie d'Henri Robert, Elio se trouve malade alors qu'ils sont à Cilaos. Qu'à cela ne tienne, Henri se propose de prendre le volant, même s'il n'a pas d'expérience sur la route sinueuse du Cirque. La camionnette prend des drôles de trajectoires et les caisses vides à l'arrière, font des va et vient, menaçant de tomber sur la voie à chaque virage. Manque de chance, ils se font arrêter par les Gendarmes qui constatent que le conducteur n'a pas de permis ! Elio et Henri ont été très persuasifs, car, on ne sait comment, mais ils ont réussi à convaincre la maréchaussée de les laisser répartir sans ramasser de procès verbal, avec Henri au poste de passager, bien entendu. Arrivés à la SICALAIT, dès que monsieur Martinel apprend la mésaventure, il leur fait le reproche qui s'impose, et envoie Henri, dès le lendemain, passer son permis.



C'est lors du troisième Conseil d'Administration, tenu le 3 juillet 1962 dans les locaux du 28^{ème} km, en présence des messieurs Georges Vergoz et Jean Paul Darrieus, de la SATEC, qu'un premier bilan partiel est présenté. Il fait état d'une recette de 190.000 francs CFA, avant divers remboursements. Ce résultat est légèrement déficitaire mais, dans l'attente de comptes plus affinés, une autre réunion est prévue dans les jours qui suivent.

La SICALAIT à Saint-Pierre ?

Il s'en est fallu de peu. Monsieur Charles Isautier, homme visionnaire, entreprenant et persuasif, ayant la ferme conviction que l'activité naissante est vouée à un succès phénoménal, exprime à trois reprises son désir de la déménager sur des installations plus adéquates, mieux équipées et surtout moins risquées que celles sommaires de la Plaine des Cafres. Dans la troisième réunion du CA, celle du 3 juillet 1962, il soulève le problème du manque d'eau et surtout celui du manque de l'électricité qui peut être fatal à l'activité, et propose de déménager le tout sur Saint-Pierre où un bâtiment tout à fait approprié existe déjà. Le président René Simon Hoareau en prend note, remercie, mais soulève le problème du délicat transport du lait, comme un empêchement suffisant.

Dans la réunion suivante, celle du 17 juillet, ces difficultés sont toujours inscrites à l'ordre du jour et naturellement, Charles Isautier revient à la charge avec des arguments forts et presque incontestables, pour que l'atelier change de ville. Encore une fois, le président Hoareau s'esquive gentiment. Lors de l'assemblée du 14 août, monsieur Isautier non seulement réitère sa proposition une troisième

fois, mais invite tout le Conseil d'Administration à venir visiter les installations de Frédeline, pour s'en convaincre du bien fondé de ses paroles. Cette visite a lieu le mardi 21 août 1962, mais, par l'action d'un autre visionnaire doit-on dire, le président Hoareau, la SICALAIT dans son ensemble restera à la Plaine des Cafres.

Un bilan presque positif

Le 17 juillet 1962, lors du 4^{ème} conseil d'administration tenu au même endroit, dans la ferme du 28^{ème} km, monsieur Darrieus expose alors quelques chiffres qui traduisent la réalité de l'affaire : sur une activité allant du 31 avril au 30 juin 1962, ont été produits 15.275 pots d'yaourt (254 par jour), 333 pots de crème et 34,250 kilos de beurre. La recette est de 327.470 francs, et la dépense est de 332.909 francs, ce qui donne un solde négatif de 5.439 francs. On perd 30 centimes par pot d'yaourt dit-il. « On peut doubler cette production tout en maintenant les mêmes frais, il faut donc prendre des mesures pour la passer à 500, voire à 800 pots par jour. Là nous serons au positif. » (900 pots d'yaourt = 110 litres de lait)

C'est lors de la première assemblée générale ordinaire, le 20 novembre 1962 que la SICALAIT passe le nombre d'adhérents à 23, par l'admission d'un groupe de 14. Et c'est dans ce rapport qu'apparaît pour la première fois des tableaux écrits à la machine !

1963, premier bilan annuel

La première réunion des administrateurs de l'année 1963 tient lieu toujours dans les locaux de monsieur Charles Isautier au 28^{ème} km, et cette assemblée est historique car, l'un des points de l'ordre du jour est la présentation d'un premier bilan annuel. Monsieur Darrieus, devant une auguste assemblée, jamais ils n'ont été aussi nombreux, une vingtaine de personnes, énumère quantitativement la production de cette première année d'existence :



Lait ramassé	- 24.673 litres
Pots de yaourt fabriqués	- 92.560 unités
Kilos de crème	- 494,070 kg
Kilos de beurre	- 102,550 kg
Kilos de fromage demi-sel	- 397,120 kg
Kilos de fromage 60%	- 256,810 kg
Lait cru vendu	- 5.928 L (moyenne de 170 l/jour)

La SICALAIT à la Plaine des Palmistes

Voulant fédérer d'autres petits groupements d'éleveurs, monsieur Darrieus propose à Gaston Crochet, maire de la Plaine des Palmistes et président de la coopérative des éleveurs de sa ville, d'adhérer et de faire adhérer les autres à la SICALAIT. Monsieur Crochet trouve l'idée excellente, mais pose une condition : il faut déménager les installations sur sa Commune. Bien entendu, les négociations s'arrêtent là.

Cette Coopérative de la Plaine des Palmistes est créée en fin 1958 par une poignée de petits producteurs de lait. A cette époque, le maire et le député Marcel Cerneau envisagent de faire de leur Commune un important bassin laitier, et n'économisent pas leurs efforts en ce sens. C'est en avril 1967 que, suite à des problèmes humains, la SICALAIT intègre dans son giron une bonne vingtaine de producteurs palmyplains, qui arrivent avec de l'expérience et avec des moyens.

Michel Debré, Ministre, puis Député

Un personnage providentiel dans cette histoire, est le ministre Michel Debré qui a découvert la Réunion avec le président de Gaulle, lors de la mémorable visite officielle de juillet 1959. L'audit de santé qu'il commande à son vieux père, l'éminent professeur pédiatre Robert Debré, pour déterminer les besoins alimentaires des Réunionnais, fait ressortir de nombreuses carences et un important besoin en protéines. Et là, le lait fait l'affaire !

En vue d'équilibrer l'alimentation des familles et surtout de leur apporter le calcium, éléments dont le manque est criant, la SICALAIT sera tenue de fournir un pot de yaourt par semaine et par enfant scolarisé, de la maternelle jusqu'à la 7^{ème}.

Monsieur Paul Martinel, commentant cette période, dit qu'il y avait davantage de yaourts maculant les murs des écoles, que dans l'estomac des enfants. Ils n'aimaient pas ça ! On a même fait courir le bruit qu'ils étaient faits avec du lait de femme ! Le docteur Serge Ycard révèle un peu plus tard que, grâce à cela, grâce au lait dans les cantines, en vingt ans le

Réunionnais a grandi de 10 centimètres ! 1,62m était la stature moyenne en 1962, et 1,72m en 1982.

Toujours sous l'impulsion de Michel Debré est créé le FASSO, Fond d'Aide Sanitaire et Sociale Obligatoire, qui dégagera les fonds nécessaires pour le financement de la nouvelle politique familiale mise en place. Un autre organisme voit le jour, le PMI, Protection Maternelle et Infantile. Les parents sont invités régulièrement dans leurs bureaux installés un peu partout dans l'île, autant pour recevoir les conseils sur la maîtrise de la natalité, que pour trouver une solution aux problèmes d'ordre sanitaire et d'éducation.



C'est les PMI qui distribuent les sacs de lait en poudre arrivés de Métropole. Il faut dire qu'en France Métropolitaine, le lait ne manque pas, des quantités énormes sont exportées vers d'autres pays, vers la Russie notamment. Et lorsque Paul Martinel dit à monsieur Debré : « ...puisqu'on produit trop de lait en Métropole, pourquoi ne pas envoyer d'avantage à la Réunion ? » Monsieur Debré rétorque : « ...nous ne produisons pas trop de lait, le problème est qu'en Métropole nous ne faisons pas assez d'enfants pour le boire ! » Voilà la réalité de ces années 1960, en Métropole il y a trop de lait et pas assez d'enfants ; et à la Réunion c'est le contraire.

Au début 1963 monsieur Isautier commande des Etats Unis une machine pour fabriquer des pots de yaourt en plastique. L'importation des pots en verre est trop coûteuse. C'est ainsi que l'île de la Réunion a distribué des yaourts en pots plastiques, bien avant la Métropole.

C'est aussi au début de 1963, que Michel Debré débarque pour de bon à La Réunion. Depuis le 14 avril de l'année d'avant, 1962, il laisse son poste de premier ministre à Georges Pompidou. Aux législatives de novembre il perd les élections en Indre et Loire et se voit avec une carrière politique brisée. En janvier 1963, ces mêmes élections sont annulées dans deux circonscriptions à l'île de La Réunion, la première et la deuxième.



Michel Debré saute dans le premier avion et vient tenter sa chance dans la première circonscription, la plus importante, celle de Saint-Denis.

Le 6 mai 1963, lorsqu'on proclame les résultats officiels, il est élu avec 80,75 % des voix ! L'île de la Réunion va vivre une période de développement sans précédent. Le député Debré crée le BUMI-DOM (Bureau pour le Développement des Migrations des Départements d'Outre Mer). Il crée aussi le CNARM (Comité National d'Accueil des Réunionnais en Métropole), et il veille autant sur place qu'à l'Assemblée Nationale, à ce que tous les projets lancés dans son île d'adoption, soient menés à bon terme. Ces deux entités ont pour but l'équilibre des populations, monsieur Debré veut qu'il y ait suffisamment de monde en Métropole pour boire le lait produit là-bas, et qu'il y ait suffisamment de lait à La Réunion, pour nourrir ses enfants. La SICALAIT est l'une des grandes bénéficiaires de cette conjoncture économique et sociale.

Les présidents

Dans l'année de ses cinquante ans la SICALAIT en est à son huitième président. Ils ont été et ils sont tous des hommes admirables, qui n'ont pas compté leur temps, qui se sont investis corps et âme dans une entreprise aussi noble que complexe.

- 1) **René Simon Hoarau** (1962 - 1966)
- 2) **Paul Badré** (1966 - 1988)
- 3) **Morille Maillot** (1988 - 1998)
- 4) **Guy Vitry** (1998 - 1999)
- 5) **Frantz Sanassama** (1999 - 2001)
- 6) **Jean-René Reboul** (2001 - 2004)
- 7) **Frantz Sanassama** (2004 - 2006)
- 8) **Patrick Luc Mario Hoarau** (2006 à ...)

Le président aux pieds nus



René Simon Théodore HOARAU est né à la Plaine des Cafres le 9 novembre 1914. Cet homme robuste et droit, est un lève tôt et ce ne sont pas les rigueurs hivernales des hauts que l'empêchent de prendre la douche froide chaque matin, son bol de sosso maïs, et de faire la tournée de ses étables. Néné, comme l'appellent les proches, est un autodidacte, il n'a jamais fréquenté l'école, mais il se débrouille, il sait au moins dessiner sa signature. Son épouse, Marie Antoinette Leonie Nativel, lui donne neuf enfants, mais deux fillettes disparaissent en bas âge. Les autres sont élevés à la dure, avec amour et discipline, et avec la rigueur des corvées non ajournables des familles d'éleveurs.

Avant 1940 il achète un terrain au 27^{ème} km, sur la route du volcan. Un jour il fait connaissance d'un touriste métropolitain qui passe par-là, un certain monsieur Lenormand. Et c'est ce monsieur qui montre à Néné comment on fabrique des yaourts – avec un nom pareil, ce noble monsieur devait bien connaître le domaine. Néné en fera régulièrement pour ses enfants à la maison, à une époque où personne n'en faisait.

Au début des années 1960, lorsqu'il est approché par le maire Paul Badré, entre autres, pour se lancer dans l'aventure de la SICALAIT, il accepte



le défi et en devient l'un des piliers fondateurs. Pour écouler les premiers produits de la coopérative naissante, il n'hésite pas à faire participer ses enfants, il dresse un stand au bord de la route, et là, Liliane, Thérèse-Alda et Reine-Marie vendent aux touristes, aux passants, du lait en verre, chaud ou froid, à emporter ou à consommer surplace, ainsi que des yaourts et des fromages.

Néné ne porte que très rarement des chaussures, il lui arrive souvent d'aller dans des réunions importantes, les pieds nus. Non fumeur, non buveur, c'est homme qui parle peu et qui réfléchit beaucoup, connaît depuis longtemps le commissaire Cadet, de Saint-Denis, un estivant qui passe chaque année plusieurs semaines à la Plaine des Cafres. Leur amitié est franche et sincère, c'est ce commissaire qui lui apprend les rudiments de l'alphabet, mais aussi des lois qui régissent les propriétés foncières, l'urbanisme et même les associations. Néné est incollable là-dessus. C'est aussi le commissaire Cadet qui lui fait passer son permis de conduire.

Monsieur Hoarau est naturellement élu le premier président de la SICALAIT en février 1962, il cause créole, et il s'exprime intelligiblement. Néné est humble mais pas timide, un tantinet perfectionniste, il ne va pas par quatre chemins lorsqu'il faut interpeler quelqu'un dans un atelier de la Coopérative ou au cours d'une réunion, même le Préfet s'il le faut. Certains ouvriers se rappellent de lui comme quelqu'un qui exigeait toujours la perfection, et comme personne n'est parfait...

Néné Hoarau, après 14 ans de veuvage s'en va de ce bas monde en 1997, laissant à ses héritiers quelques 344 hectares de terrain, répartis entre le Piton Inel, le Piton Bleu et Bois Court. Il était désormais l'un des plus gros propriétaires terriens de la Plaine des Cafres. Il laisse auprès des siens et dans la mémoire de tous ceux qui l'ont bien connu, le souvenir d'un homme aux pieds nus, « droit dans ses bottes », un être intelligent et autoritaire à souhait. Néné a eu la satisfaction de vivre la réussite de « sa » coopérative, même si à une époque il s'est franchement opposé à son fonctionnement. Dans l'année de sa mort, la SICALAIT a récolté près de quatorze millions de litres de lait !

Paul Badré (Président du CA)



On sait peu de choses sur ce grand homme, agriculteur et éleveur, personnage politique majeur du Sud de l'île. Né au Tampon le 15 novembre 1912, il entre au Conseil Municipal d'Edgar Avril en 1945. A la disparition subite de monsieur Avril, de nouvelles élections ont lieu en 1947, et Roger Bénard est élu maire. Son premier adjoint est Paul Badré. Il a 34 ans. En 1953 c'est son tour de devenir maire, l'homme a de l'expérience, de l'ambition et surtout, c'est un amoureux de sa ville. C'est sous son majorat que verront le jour la première caserne de pompiers du Tampon (1953), le Sanatorium (1960), la SICALAIT (1962), coopérative de laquelle il sera le président de 1966 à 1988, la Coopérative Agricole des Huiles Essentielles (CAHEB 1964), le Lycée Roland Garros (1965), l'Ecole Préparatoire Militaire de la Réunion (EMPR 1972), la très grande retenue collinaire de 100 000 m³ des Herbes Blanches au 28^{ème} à la Plaine des Cafres, la route à 4 voies St Pierre-Le Tampon, la Tour des Azalées et, pour ne citer que ces réalisations là, les premiers Jeux de La Plaine, en 1976.

En qualité de Maire du Tampon, vice Président du Conseil Général et Président de la SICA lait il sera l'artisan de la reprise par la Sica Lait de la Ferme Modèle en 1976, pour y créer l'Atelier Génisses.

Il sera l'avocat des éleveurs auprès des administrations et du Conseil Général dans l'élaboration des objectifs du Plan d'Aménagement des Hauts et entreprendra la réalisation des premières infrastructures (routes et électricité) indispensables au développement de la production laitière à la Plaine des Cafres.

Celles seront poursuivies avec succès par son successeur à la mairie du Tampon, André Tien Ah Koon, qui mettra toute son énergie pour solutionner le problème récurrent et crucial de l'eau à la Plaine des Cafres, avec la réussite du chantier colossal du Pont du Diable et la réhabilitation de la retenue collinaire des Herbes Blanches.

Morille Maillot (Président du CA)



Né dans les Hauts de la Chaloupe, le 6 avril 1943, ce fils et petit fils d'agriculteurs part faire son service militaire en Métropole, en 1962, dans l'année de la création de la SICALAIT. Morille s'engage alors dans la carrière militaire qu'il poursuit sous le drapeau tant en France qu'en Allemagne, il gravit les échelons et devient adjudant chef en 1975 et retourne à la vie civile en 1981.

De retour en son île natale, Morille achète deux ans plus tard, auprès de la SAFER, une trentaine d'hectares de forêt dans les Hauts de la Chaloupe, à 1600 mètres d'altitude, presque là où il est né. A force des bras et surtout, animé par une extraordinaire volonté, aidé par quelques-uns des ses proches, il aménage sa ferme en utilisant jusqu'au dernier centime de ses économies. Là, il fallait y croire ! Pas d'électricité, pas de téléphone, des voies d'accès inexistantes, il fallait défricher, il fallait équarir, construire, équiper, il fallait tout faire !

L'exploitation compte à un moment donné, 55 vaches, plus quelques génisses et quelques taurrillons. Dès 1983 il adhère à la SICALAIT, sous la présidence de monsieur Badré et en devient immédiatement administrateur et vice président. Très vite il démontre ses qualités humaines, sa clairvoyance, son engagement dans le monde associatif. En 1988, il succède à Paul BADRE et est élu président par ses collègues administrateurs, et il y sera reconduit jusqu'en 1998. Dix ans ! Sans doute, son passé militaire lui a été très utile à certains moments de son mandat, la coopérative ayant vécu en ces années là, des périodes délicates. Ce n'est jamais simple d'avoir à faire à des êtres humains.

Dans le monde agricole plusieurs activités se croisent, se complètent, et c'est dans cette logique que Morille finira par occuper de nombreuses responsabilités, au-delà de la SICALAIT : il a été vice président de la Chambre d'Agriculture auprès de son ami Angélo LAURET, vice président de la caisse locale du Crédit Agricole de St Leu, président du Groupement d'Approvisionnement des Eleveurs de la Chaloupe St Leu, membre du conseil d'administration de l'Association Foncière Pastorale des hauts de St leu. Il a également été, à des périodes différentes, président du FODELAIT (Fonds de Développement Laitier) puis président de l'ARIBEV (Association Réunionnaise Interprofessionnelle pour le Bétail et la Viande), et aussi, vice président de l'URCOOPA, l'Union Réunionnaise des Coopératives Agricoles.

Elu du conseil municipal de St Leu, il a assuré la fonction d'adjoint spécial de la mairie annexe de la Chaloupe St Leu.

C'est 1991, durant la présidence de Morille Maillot, que s'installe dans l'île la SORELAIT (Société Réunionnaise Laitière) avec la franchise Danone, une concurrente directe de la CILAM, filiale de la SICALAIT avec, entre autres, la franchise YOPLAIT. Le projet de cette activité date de 1989. Un véritable bras de fer est alors engagé. La SORELAIT envisage de faire venir de Métropole son produit de base, le lait en poudre. Il faudra de longues tractations et négociations, l'intervention de plusieurs personnages du monde agricole et politique d'alors, pour qu'enfin, cette nouvelle venue accepte de s'intégrer dans

l'organisation de la filière laitière locale, en acceptant de participer à l'écoulement de la production laitière des éleveurs de la SICA lait et en devenant elle aussi membre de l'interprofession l'ARIBEV.

L'ARIBEV, interprofession créée en 1976, de laquelle sont indissociables les noms du Président Raymond Vivet et du Secrétaire Général Christian Passelac, regroupe les trois fonds de développement des principales filières de productions animales : la CORMAP, Caisse d'Organisation et de Régulation du Marché du Porc, le FODEBO, Fond de Développement d'Élevage Bovin, et le FODELAIT, Fond de Développement d'Élevage Laitier.

Son équivalent pour les filières volailles puis lapins, l'ARIV, verra le jour au début des années 1990.

Le président Morille Maillot a beaucoup contribué à la modernisation de la production et de la collecte du lait, c'est sous ses mandats qu'on passe des modestes bacs refroidisseurs à eau glacée et des bidons à lait de 20 litres, aux tanks à lait de grande capacité, dans un premier temps collectifs en l'absence d'électricité ou de chemin d'accès aux élevages puis individuels, financés en partie par le FODELAIT puis l'ODEADOM (Office de Développement Economique pour l'Agriculture des Départements d'Outre Mer). La collecte du lait sera aussi généralisée par des camions citernes calorifugés.

C'est également sous ses années de présidence qu'ont été négociés âprement, de concert avec le Conseil Régional, les Interprofessions Arivev et Ariv et l'administration, les programmes de financement Européen dans le cadre du POSEIDOM (Programme d'Option Spécifique pour l'Eloignement et l'Insularité des Départements d'Outre Mer).

Pierre Marianne (Membre du CA)



Pierre Marianne n'a jamais été et n'a jamais voulu être président, mais, pas besoin d'avoir occupé ce poste pour marquer l'histoire de la Coopérative avec de l'encre indélébile. Pierre est né en 1935, dans le pays du goyavier, pays voué depuis longtemps par son maire et par un député à devenir un véritable bassin laitier. Là haut, où il y a souvent du brouillard, Pierre voit loin, cet homme clairvoyant a la conviction que l'union fait la force, et à la fin 1958, il propose aux quatre ou cinq producteurs de lait des environs, des très petits fermiers, de se regrouper en une coopérative pour mieux se défendre, et pour produire intelligemment. Harry Crochet, le fils du maire, leur achète le lait et fabrique

du fromage qui devient un produit phare de la région, le fameux « fromage de la Plaine ».

C'est ainsi qu'à la fin 1958, la Coopérative des Producteurs de lait de La Plaine des Palmistes voit le jour, et Marcel Evan en est son premier président. Cette nouvelle structure attire de nombreux jeunes agriculteurs qui voient dans ce regroupement quelque chose d'extrêmement positif, et sans doute porteur, et beaucoup se convertissent en éleveurs. On compte à ce moment-là, une cinquantaine d'adhérents ! Mais, n'est pas agriculteur qui veut, soigner des animaux, ne pas avoir d'horaires, braver le mauvais temps et être tout le temps disponible, est bien plus qu'un métier, c'est, comme on dit, un sacerdoce.

Monsieur Evan assure la présidence durant deux ans, puis c'est le jeune et ambitieux Harry Crochet qui tient la direction durant quelques années supplémentaires, mais, des problèmes politiques s'immiscent dans les affaires causant des dégâts énormes. Les adhérents quittent la coopérative les uns après les autres au grand désarroi de Pierre, qui y fondait le plus grand espoir. Elle fini par être dissoute au début 1967.

La SICALAIT de la Plaine des Cafres, qui suit de près les péripéties de sa voisine, leur vole au secours. Les éleveurs de l'Est, méfiants au départ, notamment le maire Crochet qui porte bien son nom, ne veut rien lâcher. Ils sont déjà bien structurés, ils ont construit un grand hangar pour regrouper la production de lait et pour fabriquer le fromage ; ils ont de l'expérience, et, d'une certaine manière, ils ont aussi des moyens de se maintenir. Passer sous la direction d'un concurrent voisin, semble un gâchis, presque une trahison. Pierre fera, on ne sait combien de fois, à pieds, le trajet depuis sa propriété du chemin Rochetaing, située un peu plus bas que Bras des Calumets, jusqu'au 27^{ème} km, pour discuter avec les dirigeants de la SICALAIT. Il connaît tous les raccourcis, il lui arrive même de faire le trajet aussi vite que les voitures ! Pierre Marianne sera un médiateur hors pair, il saura tempérer les humeurs et ramener tout le monde à raison, et c'est ainsi que, finalement, les deux structures fusionnent, et Pierre entre au Conseil d'Administration de la SICALAIT en avril 1967. Il y restera trente ans !

Pendant plusieurs années Pierre Marianne tiendra chez lui bénévolement un magasin-dépôt pour le compte de la SICALAIT pour fournir les produits de première nécessité (aliment, engrais, poudre de lait) à ses collègues éleveurs de la Plaine des palmistes.

Lorsque tout paraît bien aller, arrive brutalement en 1982 la redoutable épidémie de brucellose qui fait des ravages dans l'élevage bovin. Pierre Marianne voit tout son cheptel affecté, et les 56 vaches de sa ferme doivent être abattues. Il est réduit à néant ! Qu'à cela ne tienne, l'homme est solide, et, épaulé par Suzie, son épouse, par des proches amis mais aussi par le Crédit Agricole, il fait des prêts, échelonne des échéances, rebrousse les manches et en deux ans, il est rétabli. Voilà un trait de caractère rare, qui donne toute la noblesse à l'homme ! Ce sera lui le premier à utiliser une machine à traire ; ce sera lui aussi qui met en place les premières prairies d'herbes spécifiques aux bovins.

Amédée Fontaine (Membre du CA)

Cet homme, né à la Plaine des Grègues en 1945, a connu une époque prospère dans ce coin retiré de l'île, et se souvient avec nostalgie des plusieurs dizaines de petits producteurs de lait voisins (une centaine au début des années 1980 !!!), qui portaient leur lait en bidons, souvent avec quelques litres seulement ou même quelquefois à la bouteille, à la camionnette de ramassage qui passait de bonne heure tous les jours, dimanches et jours fériés compris. Il entre au CA en 1977 et y reste durant vingt sept ans ! Les jours de réunion, n'ayant pas de voiture, il profite du véhicule de ramassage pour s'y rendre de bon matin, et il voyage souvent avec son aîné et collègue César Vitry.

Celui-ci a été le premier fournisseur de la SICALAIT à la Plaine des Grègues, il en est devenu le premier administrateur et gérant chez lui, bénévolement comme son collègue Pierre Marianne, un magasin-dépôt pour le compte de la SICALAIT et au service des éleveurs du secteur, qui pour la plupart ne disposaient d'aucun moyen de transport.

Après les réunions, la coopérative s'arrangeait toujours pour leur fournir un transport pour le retour. L'entraide, la générosité, ont toujours été ses leitmotivs.

Guy Vitry (Président du CA)



Né le 19 avril 1943, à la Plaine des Grègues, Guy se marie le 15 septembre 1964 à Antoinette Fontaine, sœur d'Amédée, un voisin également producteur de lait. Sa ferme n'est pas grande, 16 à 18 vaches seulement, mais l'homme est très impliqué dans la vie associative et participe aux prémices du mouvement syndical des jeunes agriculteurs qui aura fourni nombre de responsables professionnels dans les différentes organisations de type coopératif ou mutualiste. Il adhère à la SICALAIT. Antoinette se souvient des fêtes de fin d'année organisées à la Plaine des Cafres, c'était la seule fois de l'année où elle pouvait

accompagner son mari avec ses filles, autrement, lorsque lui se déplaçait, il fallait qu'elle reste auprès de l'étable.

Guy, homme de caractère, exigeant, très engagé et respecté par ses pairs, deviendra administrateur de la SICALAIT en 1984 au décès de César Vitry, en sera le vice président pendant plusieurs années, puis après 14 ans de mandat d'administrateur, présidera aux destinées de la coopérative de juin 1998 à 1999. En janvier 2006 il prend une retraite bien méritée, mais, la mort l'emporte brutalement à peine six mois plus tard, le 16 juin.

Jean René Reboul (Président du CA)



Né le 31 août 1961, Jean René quitte la Réunion en 1977 à l'âge de 16 ans pour aller travailler en métropole comme cheminot ou son frère Gaston le rejoint 2 ans plus tard. La nostalgie aidant ils reviennent en 1985 à leur terre d'origine en s'installant comme agriculteurs en productions maraichères à Bois Court à la Plaine des Cafres. Le maraichage est une production spéculative et aléatoire qui ne convient pas au désir de stabilité des 2 frères. Ils se tournent donc vers l'élevage laitier alors en plein essor, ils s'installent pour commencer la production laitière en 1994 et constituent ensemble le Gaec de Bois Court en 1996. Jean René souhaite s'impliquer dans la vie de sa filière et de sa coopérative, il en deviendra administrateur en 1999 puis ce jeune président est mis en place par le Conseil d'Administration de 2001. Marié à Josie Técher, le couple a deux enfants et leur ferme se trouve dans la fraîcheur de la Plaine des Cafres, avec une vue imprenable sur le littoral. En 2003, se souvient-il, des vaches laitières et à viande ont été importées de Métropole, et, par malheur, elles portaient le virus de l'IBR, une maladie qui n'affecte ni la viande, ni le lait, mais qui affaiblit l'animal, réduisant considérablement sa productivité. C'est un très mauvais souvenir. Il a fallu les soigner rapidement, veiller à ce que la maladie ne se propage pas, et vacciner tous les troupeaux laitiers concernés. Ce qui fut décidé et réalisé avec succès, la maladie étant totalement circonscrite mais pas la polémique qu'elle avait suscitée. Son mandat se termine en 2004.

Autrement, le président Reboul ne garde que de bons souvenirs, et affirme avec le sourire, qu'en 2012, avec tout ce que le modernisme apporte, même si on est de service tout le temps, c'est un plaisir que d'être producteur de lait !

Patrick Luc Mario Hoarau (Président du CA)



Né à Saint-Denis le 17 décembre 1968, Patrick, fils d'un fonctionnaire et petit fils d'un grand homme politique, est venu dans le monde agricole par vocation. Depuis tout petit il s'intéresse aux animaux en général, et à l'élevage laitier en particulier, il suit une formation de technicien agricole au lycée agricole de St Joseph. C'est à la fin 1998, après avoir exercé durant une dizaine d'années la fonction de technicien agricole au sein d'une Sica dans le secteur de la canne à sucre, qu'il boucle un dossier bancaire, et se lance dans la profession d'éleveur laitier, qui, comme l'on sait, demande beaucoup d'abnégation et une présence permanente. Avant de commencer à produire du lait, il connaissait l'adage : « L'œil du maître engraisse la bête ».

Devenu administrateur en 2004, premier vice président de l'inusable Frantz Sanassama durant ses deux derniers mandats, à sa démission en juin 2006, Patrick Hoarau assure l'intérim de la présidence durant un mois, jusqu'à la prochaine Assemblée Générale. Lors des élections de juillet 2006, Patrick est élu président, et depuis, il en est régulièrement réélu. « C'est plus facile d'être président aujourd'hui ».

que cela n'a été par le passé », affirme Patrick Hoarau qui a effectivement fait ses débuts dans la filière à une période de forte agitation. Il souhaite que le calme revenu permette à la Sica lait de reprendre le chemin de la croissance avec le projet DEFI qu'il a la lourde responsabilité de conduire.

Les six de 62

Dans l'année du cinquantenaire il n'en subsiste plus aucun des neuf fondateurs de février, cependant, il en reste six de ceux qui ont intégré la Coopérative en novembre 1962, dont un encore en activité. Michel Deurveiller, Félix Picard, Serge Picard, Henri Robert et son frère René Robert coulent des jours paisibles d'une retraite bien méritée. Quant à l'inusable Frantz Sanassama, il prend toujours autant de plaisir, tant auprès de ses vaches laitières qu'au volant de son tracteur, que blotti dans le canapé de sa petite case nichée au sommet d'une butte, avec une vue imprenable.

C'est touchant d'entendre et de sentir le témoignage de ces hommes là, de revivre avec eux un court instant des longues années où « *nou l'éte misère, mai nou l'éte heureux !* »

C'est depuis le sommet de ses collines et du creux de ses vallons que la Plaine des Cafres a forgé des familles entières rompues aux difficultés de la vie, et à celles d'une société naissante. Un climat capricieux, souvent froid, le manque d'eau, le manque d'électricité, l'absence des routes, en revanche, une terre si généreuse envers tous ceux qui la travaillaient avec envie de réussir. C'est dans les difficultés qu'on devient inventif, c'est dans les revers qu'on puise la volonté de vaincre, c'est dans ces combats là, qu'on trouve quintessence de ses propres valeurs.

Cinquante ans plus tard, des vingt trois rudes gaillards de 1962, six ont pu témoigner de vive voix de cette époque héroïque, où les chicots qui blessaient les pieds n'étaient rien, où les galets qui donnaient des cals aux mains n'étaient pas un problème non plus. Rien n'arrêtait les hommes et les femmes qui labouraient les champs de patate et qu'empilaient le bois d'acacia pour en faire du charbon. Il faut associer à ces pionniers, leurs épouses, dont l'abnégation a été sans faille dans la construction de ce qui est aujourd'hui, un fleuron de l'agriculture Réunionnaise, la SICALAIT.

Le couple Deurveiller



Michel et Anélie Deurveiller ont été le premier couple à travailler ensemble dans l'histoire de la Coopérative. D'abord c'est Michel qui y entre dans le groupe de 14 en novembre 1962. Michel est né à la Plaine des Cafres et son père Gaston élevait des vaches depuis avant sa naissance. Michel a un statut un peu particulier, il est embauché comme fromager dans l'atelier de monsieur Gonthier, en même temps qu'il est fournisseur de lait. Cela déplaît quelque peu à monsieur Dariéus qui est favorable soit à l'une, soit à l'autre des fonctions, mais aux deux en même temps. Cette situation un peu

délicate perdure jusqu'à l'arrivée du premier directeur, monsieur Paul Martinel, qui s'accommode lui, sans difficultés, de l'homme aux deux casquettes.

L'arrivée d'Anélie dans la Coopérative se fait par un biais plutôt surprenant : Michel son époux, est un grand chasseur devant l'Eternel, depuis tout petit il suit de près des chasseurs de tangué, de caille, de francolin, de lièvre et même de cerf, dans la réserve de la forêt du volcan. Un jour monsieur Dominique Sauger, maire de Saint-Denis, qui venait souvent à la Plaine des Cafres, connaissant les qualités expertes de ce chasseur, l'invite à venir avec lui et Alain Macé, chasser le cerf dans les Hauts de Saint-Denis. Problème – cela prendrait trois jours et Michel est indispensable dans la fromagerie. Anélie se propose de le remplacer pendant ce temps. Martinel accepte.

Les voilà partis vider quelques cartouches dans la forêt de la Plaine des Chicots. Lorsque Michel est de retour, Paul Martinel ne veut plus se séparer d'Anélie, elle a fait preuve de beaucoup de compétence et de performance trois jours durant, et laisser partir un élément de cette valeur, serait une erreur. Quant à Michel, il est polyvalent et en plus, il s'acquitte de ses devoirs, quel qu'ils soient, de manière exemplaire, et on ne peut pas se séparer de lui non plus. Résultat : les deux restent au sein de la SICALAIT. Anélie est du coup la première femme embauchée à la Coopérative et les deux forment le premier couple à y travailler en même temps.



Michel et Anélie sont nés en 1932 à quelques mois de différence. Ils se sont mariés en 1955, et ils ont eu quatre enfants. Dès mars 1962 Michel travaille comme fromager sous les ordres de Léon Gonthier, dans le local du 28^{ème} km, puis, lorsqu'ils déménagent au 27^{ème}, il est aussi manoeuvre lors des collectes de lait et de livraison de yaourt. C'est avec une certaine nostalgie qu'il se souvient des caisses en bois contenant 25 pots de yaourt chacune, et de la manière serrée dont il les empilait dans le caisson de la camionnette 3 cv Citroën. Elles étaient lourdes ces caisses, le travail était fatigant, et la traditionnelle phrase revient avec récurrence : « *nou l'été misère, mais nou l'été heureux !* »

L'inusable Frantz Sanassama

Dans l'année du cinquantenaire, Frantz Sanassama Dalama, l'un cinq des derniers adhérents de 1962 encore en vie, est encore en activité !! Cet homme, né le 20 novembre 1931, bien qu'ayant été chauffeur de « car courant d'air » dans la ligne Saint-Pierre – Saint-Denis dans les années 1950, connaît l'élevage depuis sa naissance. Ses parents, Jules et Jeanne possèdent quelques animaux dans leur propriété de la Plaine des Cafres. C'est en 1958 que Frantz ajoute un outil supplémentaire dans sa vie professionnelle, la fourche à fumier, pour soigner deux vaches et une génisse dans sa propriété de la Petite Ferme. Même s'il a quitté le siège en bois du car de la société Amalou, pour le baquet métallique de son tracteur, il n'a pas pour autant lâché le volant des poids lourds, car, il a dans son terrain quatre gros camions, trois Berliet et un Renault, qu'il fait rouler dans les chantiers des travaux publics. C'est un homme toujours pressé, il a toujours un projet d'avance, et ne s'arrête jamais !



C'est en août 1962 que Jean Roman, un technicien de la DSA l'approche pour l'inviter à intégrer la toute jeune SICALAIT. Ainsi, quelques mois à peine après sa création, Frantz commence à livrer du lait à la Coopérative. Lors de la séance du Conseil d'Administration du 20 novembre 1962, jour de l'anniversaire de Frantz, monsieur Georges Vergoz (de la SATEC, et père du sénateur Michel Vergoz) signale que parmi les adhérents, ceux de la Petite Ferme ne sont pas représentés dans le bureau, et suggère son admission. Voilà que lors de sa première participation au Conseil, il se voit promu administrateur !

A cette époque là, on ne voyageait pas beaucoup raconte Frantz bien abrité sous son vieux chapeau en peau de vache : « *c'est alors que j'étais président de la Coopérative, que je suis allé à Bruxelles en compagnie de monsieur Evenat. Pour ne pas perdre du temps, c'est dans les toilettes de l'aéroport que nous nous sommes changés pour aller à la réunion* » Frantz a été président de 1999 à 2001 puis de 2004 à 2006.

Monsieur Sanassama a commencé sa vie de producteur de lait avec quelques vaches créoles, puis, lors de l'arrivée des australiennes il en a pris une, puis plus tard encore, en 1971, il en a pris quinze. C'est à partir de là qu'il se sépare ses camions pour se consacrer entièrement à sa ferme. Il se lève très tôt, comme tous les éleveurs, la traite se fait à la main, heureusement qu'il se fait aider par son frère

Serge et par sa sœur Marcelle, car la camionnette de ramassage passe à 5 heures pile. C'est en 1971 aussi que la famille s'équipe d'un groupe électrogène Bernard, pour mécaniser la traite et assurer la qualité de leur lait. Depuis, c'est à croire que cette activité, pour très dure qu'elle soit, est très bénéfique à ce personnage attachant que du haut de son grand âge, n'affiche aucune ride en son visage !

Le polyvalent René Robert

Voici un agriculteur dans tous les sens du terme ! René Robert est né le 28 juillet 1928 à la Plaine des Cafres. Fils d'agriculteurs éleveurs, c'est depuis tout petit qu'il sait traire les vaches, arracher des choux rouges et planter des citrouilles du cap. Marié à Odile Lebihan le premier novembre 1951, le couple a sept enfants et s'adonne à une foison d'activités réparties sur deux grands terrains, l'un à la Grande Ferme et l'autre à Grand Tampon. Odile est née le 1^{er} janvier 1933, aussi à la Plaine des Cafres.



Quelques vaches, des porcs, la basse cour complète, des haricots, des poireaux, des pommes de terre, des petits poids, mais aussi des fraises, du géranium, de la canne à sucre et pour parfaire cet ensemble de cultures, des dizaines de ruches ! Voilà de quoi se piquait à la tâche le dynamique René Robert, lorsqu'il entre dans la SICALAIT avec les treize autres, le 20 novembre 1962.



C'est quelque peu paradoxal une vie aussi mouvementée dans un endroit aussi paisible qu'est la Plaine des Cafres. Lors des cyclones, se souvient Emyse, l'aînée du couple Robert, parfois il y avait des truies qui mettaient bas, et là il fallait intervenir vite, aller dans le parc, se saisir des petits et les mettre dans des couvertures pour qu'ils ne prennent pas froid. Et de cette vie là, tout le monde participait, Odile, la maîtresse de maison, après s'être occupée de ses enfants, elle aussi se rendait dans les étables pour traire les vaches, leur apporter du fourrage, elle allait dans les champs cueillir le chou, arracher des pommes de terre et au besoin, elle allait au marché en ville, les vendre.

Monsieur René, rompu aux techniques de vente et ayant constitué un important réseau pour écouler ses propres produits, devient un excellent commercial pour la SICALAIT, il est l'un de ceux qui ont beaucoup contribué à la divulgation des tout premiers pots d'yaourt de la coopérative.

Félix Picard, de la pomme de terre au lait de vache



Le petit homme vit avec son épouse et ses enfants dans la propriété familiale de la Grande Ferme. Né la haut, le 25 novembre 1937, il se marie le 26 avril 1958 à Alexina Judith, née le 6 avril 1938. Le couple a eu 8 enfants mais 3 sont décédés en bas âge, ce qui hélas, arrivait souvent dans les familles réunionnaises à une époque où les carences sanitaires étaient préoccupantes partout dans l'île. Philippe, l'aîné se souvient que presque partout sur leurs terres, c'était de la pomme de terre qui poussait, les soins de la basse cours et du bétail était une activité secondaire.

Les enfants arpentent avec des chaussures en goni un chemin en galets ouvert depuis longtemps par l'armée, pour se rendre à l'école qui se trouvait juste en contrebas, pas très loin, où la maîtresse, madame Murat,

puis une chinoise, Mme René, leur enseignaient le b a ba. Plus tard, le maire Paul Badré donne un nom à cette grande montée qui passe devant leur maison, elle devient le chemin Commerson. Après l'école, les enfants avaient le choix, soit aller au géranium, soit s'occuper des animaux de la basse cour ou encore, aller aux champs des patates.

C'est dans ce contexte de vie laborieuse et pleine d'activités que Félix est abordé par monsieur Badré au sujet de la SICALAIT. Du coup, ses vaches prennent de l'importance et dès qu'il adhère à la coopérative, il fait tout son possible pour améliorer sa production de lait, et devient l'un des bons fournisseurs de la coopérative.

Serge Picard



Le voilà tout seul au milieu d'un champ d'artichauts. Après avoir coupé et fendu quelques billots d'acacia, Serge Picard contemple presque comme un philosophe, les prairies sans fin de la Grande Ferme. C'est quelque part là où il est, qu'il est né il y a plus de soixante dix ans. Ses parents aussi sont natifs de la Plaine des Cafres. De son père Raphaël, il garde très peu de souvenirs, l'homme est mort jeune, en 1950, à 45 ans seulement, une injustice. C'est sa mère Noéli Hoarau qui a élevée pratiquement toute seule les cinq enfants. Serge est l'avant dernier, il a deux frères et deux sœurs.

Dès la disparition de Raphaël, Noéli s'est occupée de procéder au partage des terres avec les enfants. Et puis, les années ont passé et c'est à l'occasion du mariage que chacun a pris son « particulier ».



Dans les années de mon enfance, raconte Serge, il fallait aller chercher de l'eau au 27^{ème} km ; existait adossée à la boutique du Chinois Alikon, un abreuvoir, dans le prolongement d'un canal qui venait de la source Reilhac. C'est là, en allant chercher de l'eau qu'un jour il fait connaissance de Rose Suzie Séry, une superbe jeune fille qui vit juste à côté, chez madame Burel. Cette histoire se termine par un mariage, en 1960.

C'est dans leur propriété de la Grande Ferme, au-dessus de la chapelle du père Frank Dijoux qui n'existait pas encore à l'époque, que Serge et Suzie élèveront leurs trois enfants, deux garçons et une fille. C'est vers le mois d'octobre que Marcellin Grondin l'invite à venir intégrer la coopérative, en lui vantant ses mérites. C'est ainsi qu'il fera partie des quatorze membres admis en novembre 1962.



La vie n'a pas toujours fait des cadeaux au vieux Serge, heureusement que l'homme à peine marqué par des années laborieuses et difficiles, garde en son intérieur la sagesse rassurante des vieux créoles.

Jean Morel



Dans une petite maison du Chemin Morel, dans la fraîcheur des Hauts, à la Plaine des Cafres, le couple discute à battons rompus avec l'un de leurs 19 arrière petits-enfants ! Né le 2 février 1926, Jean se marie à Jeanne, le 29 septembre 1947. Dans l'année du cinquantenaire de la SICALAIT, le couple fête leur noce de Saphir ! Autrement dit, leurs 65 ans de mariage ! Voilà qui est rare !

Un vieux chapeau de cuir vissé sur la tête, Jean se souvient clairement des années passées au sein de la Coopérative, depuis mai 1963. Il a été membre de son Conseil d'Administration durant de nombreuses années. C'est monsieur Darrieus et monsieur Léon Gonthier, un vieil ami, qui l'ont approché à l'époque, pour qu'il en devienne membre. Il raconte avec engouement quelques péripéties de la vie associative, celles qui l'ont les plus marquées. Le président Paul Badré, les directeurs Paul Martinel, Dominique Dauchy et Yves Evenat, et toute une liste de personnes viennent à ses souvenirs. Au début, nous dit-il, « on ne fournissait que quelques litres de lait, sans compter ceux qu'on ne facturait pas, pour appuyer la coopérative dans ses débuts difficiles ».



Quant à Jeanne, elle se rappelle des bidons de 20 et 30 litres qu'il fallait porter à bouts de bras jusqu'au camion de ramassage, de bonne heure le matin. « C'étaient de très longues journées... » Dans la conversation, Jeanne se souvient d'une vache qui leur a donné jusqu'à 56 litres de lait par jour ! « Nous avons tous pleuré le jour où elle est partie à l'abattoir ».

Jean et Jeanne Morel accompagnent toujours les activités de « leur » Coopérative, et comptent participer activement aux festivités du cinquantenaire. Ils achètent toujours les aliments pour leurs animaux, dans les magasins de la SICALAIT. Une manière de la soutenir toujours.

Une première femme au Conseil d'Administration de la Sicalait



C'est lors de la séance tenue le 18 juillet 1966, que Jacqueline Douyère est admise au Conseil d'Administration de la SICALAIT. Jacqueline Douyère, née Lartigue, originaire des Hautes Pyrénées, se marie au créole tamponnais Georges Douyère, un enseignant, mais aussi, petit agriculteur, comme il se définit lui-même. Georges est conseiller municipal du maire Paul Badré entre 1959 et 1965, il est un excellent relais de son épouse Jacqueline qui a beaucoup œuvré pour que le goudronnage de la route de Bois Court puisse se faire, ainsi que l'extension du réseau électrique de ce quartier.

Georges et Jacqueline donnent à la commune un terrain pour la construction de l'école de Bois Court. Après la disparition de Georges, Jacqueline décide de viabiliser toutes ses terres, elle en fait un lotissement avec une large rue au milieu, "aussi large que celle qui passe devant le Lycée Roland Garros", disait-elle. Elle est intervenue personnellement auprès des banques pour que de modestes familles puissent accéder au crédit, et avoir leur "pied-à-terre". Elle a même avancé de l'argent à certaines familles, pour qu'elles aussi, puissent acquérir leur parcelle et construire sur son lotissement. Madame Jacqueline était très populaire et très aimée à la Plaine des Cafres.

La troisième génération



Les travailleurs de la SICALAIT en ont, pour beaucoup, transformé leur activité agricole en une affaire de famille, on en veut pour preuve celle de Valentin et Anne Grondin, qui vivent désormais, dans une sympathique propriété au Piton Bleu. La famille de Valentin est originaire de Roche Plate, à Saint-Joseph, dans les gorges de la Rivière des Remparts. C'est là bas, dans ce hameau éloigné de tout qu'est né Valentin, l'un des 12 enfants de Marcellin et de Marguerite. *« A Roche Plate nous avons un grand parc d'animaux, il y avait un peu de tout, dont quelques vaches que nous soignons en famille ».*

Lorsque Marcellin déménage vers la Grande Ferme à la Plaine des Cafres en 1957, il achète un terrain avec la Commune et, avec l'aide familiale, femme et enfants, et aussi l'aide de quelques voisins, il commence tout à zéro. Marcellin fait comme tous les autres, il se lance dans la polyculture, citrouille, géranium, pomme de terre et, bien entendu, l'élevage. Contrairement à beaucoup d'éleveurs à cette époque, Marcellin nourri ses enfants avec du lait de vache, et, avec de la crème, il fabrique aussi quelques morceaux de beurre. Le yaourt, personne ne connaît encore.



C'est à la fin 1961 qu'il est approché par quelques personnes, monsieur Misador de la SATEC et le maire Paul Badré, pour se voir proposer l'adhésion à la coopérative qui se mettait en place. Marcellin est séduit par l'idée et c'est ainsi qu'en février 1962, il se voit parmi les neuf membres fondateurs de la SICALAIT. Il se considère même privilégié parce que ce tout premier groupe, trié sur le volet si l'on peut dire, a été formé en rapport à certains critères particuliers, capacité de production, proximité et surtout générosité, car, les premières livraisons de lait devaient être gratuites.

Valentin, le 10^{ème} enfant de Marcellin et de Marguerite, a 14 ans en 1962, et avec ses frères et sœurs il est debout dès les 4 heures du matin pour traire les vaches et être prêt au moment du passage de la 3cv, qui assure la collecte de la coopérative. Non loin de là il y a la famille d'Anne Payet, dont les parents ne sont pas éleveurs. Anne se souvient comme si c'était hier, de la distribution des yaourts de la SICALAIT dans les écoles : *« c'était monsieur René Benoît Picard qui venait expliquer comment faire, il fallait un mode d'emploi, c'étaient des petits pots blancs avec des couvercles en aluminium bleu, et parfois rose, alors on enlevait ce couvercle, on les courbait délicatement pour les transformer en une sorte de cuillère, pour ensuite manger le yaourt ».*



Anne Payet et Valentin Grondin se marient à la Plaine des Cafres le 9 janvier 1971. Devenus éleveurs, ils adhèrent à la coopérative en 1976 et, exploitent un élevage qui se trouve dans les belles pairies du Piton Bleu. C'est là que la famille grandit, quatre enfants viennent au monde et participent, selon la tradition dans le milieu rural, des activités professionnelles. Valentin et Anne sont très actifs au sein de la coopérative et dans l'année du cinquanteaire, ils font partie du comité organisateur des festivités.

Laurent, l'un des fils du couple Grondin et petit fils du vieux Marcellin, hélas disparu depuis plusieurs années, en reprenant l'activité familiale constitue ainsi, à l'exemple d'autres encore, la troisième génération de producteurs membres de la SICALAIT.

La CILAM



Le lait en poudre distribué par les PMI était soit mal préparé pour les enfants, soit tout bêtement, donné aux cochons ! C'est alors que la Préfecture de la Réunion élabore avec deux coopératives de Métropole, France-Lait et l'Union Laitière Normande, un projet de construction d'une usine de reconstitution de lait à la Réunion. Ces deux coopératives créent la Société d'Investissement Laitier d'Outremer, la SILOM, qui, sous la direction de Monsieur Jean Strasser, finance la création en novembre 1964, de la Compagnie Laitière des Mascareignes, la CILAM.

Cette nouvelle usine installée dans le fond de la Rivière Saint-Denis, sous la direction d'Alain Tirard, un autre de la SATEC, reçoit du lait en poudre de Métropole, le liquéfie, le conditionne et le distribue autant dans les cantines scolaires, ce qui est d'ailleurs son devoir, et à prix coûtant, que dans un réseau de distribution aux particuliers, à un prix plus élevé. On se rend compte très vite que les enfants continuent à bouder ce lait, alors, pour les amadouer, on décide de le sucrer légèrement, et là, la consommation augmente rapidement, atteignant les 20% en plus. Huit ans plus tard, en 1972 ce lait sucré est remplacé par un lait chocolaté, qu'on appelle Lovelac. Ce nouveau produit est relativement bien accepté dans les écoles, mais dans les commerces publics, il a du mal à s'imposer.

En 1967, après un peu plus de deux ans d'un démarrage difficile et avec l'aide providentielle du Crédit Agricole, la CILAM augmente sa production de lait et commence à produire des yaourts, devenant pour le coup, la concurrente directe de la SICALAIT. Dans cette guerre commerciale, la coopérative de la Plaine des Cafres s'en sort plutôt bien, elle a l'avantage de bien connaître les hommes et le pays, et aussi, nous dit Jean de Cambière, « *elle sut attirer puis retenir une clientèle, son image de marque lui assurant une notoriété certaine* ».

Pour mettre fin à cette guerre fratricide, sous les bons auspices du Crédit Agricole les deux organismes signent un protocole d'accord le 15 juin 1970, document qui sera ratifié l'année suivante. La restructuration complète aura lieu le premier janvier 1972, désormais, SICALAIT et CILAM travaillent de concert, Paul Badré le président et Paul Martinel le directeur de la première, deviennent de fait, vice président et directeur adjoint de la seconde.

C'est aussi en 1972 que la CILAM signe un contrat de franchise avec YOPLAIT et peu de temps après, avec CANDIA. En 1974 tout le site de la CILAM est déménagé sur Saint-Pierre, il ne reste dans le chef-lieu que le siège administratif de la société, un entrepôt et des chambres froides.

Dans la même année 1972 s'implante dans le fond de la Rivière à Saint-Denis, un concurrent, les Laiteries de Bourbon, à l'initiative de Jean Claude Lassaux. Cette petite structure ne vivra pas longtemps, elle sera vite absorbée par sa voisine beaucoup plus importante, la CILAM.

Une vingtaine d'années plus tard, en 1991, un autre concurrent s'installe au PORT, la SORELAIT. Cette filiale du puissant groupe Hayot, des Antilles, associé au groupe réunionnais Caillé, se lance dans la transformation du lait au même titre que la CILAM, et pardessus le marché, elle a la franchise des produits DANONE. Après une longue période d'instabilité et de rudes négociations qui auront mobilisé toutes les énergies de la filière, en juillet 1991, un accord est enfin signé, pour 2 ans, et passé ce délai jusqu'à ce jour, personne ne l'a remis en cause.

Les directeurs



La SICALAIT n'aura pas de directeur salarié jusqu'en 1965. Jusque-là, elle dispose de son conseil d'administration et d'un cadre de la SATEC, Jean Paul Darrieus, qui assume la fonction de directeur, tenant conjointement avec le président les rênes de la coopérative. En 1965 donc, Paul Martinel passe de la SATEC à la SICALAIT et en devient son directeur. Lorsque monsieur Alain Tirard quitte la direction de l'autre société, la CILAM, le 31 décembre 1971, Paul Martinel le remplace dès le lendemain, le 1^{er} janvier 1972, cumulant la direction des deux entités, et ce, jusqu'en 1982 quand il se décharge partiellement d'une de ses responsabilités, en nommant Dominique Dauchy, sous directeur de la SICALAIT. Monsieur Dauchy devient directeur à part entière en 1984.

Après 1976, le plan d'aménagement des hauts avait posé les bases d'une véritable politique de développement de la production laitière, avec la création des plusieurs organismes de conseils et d'aide techniques. En 1974, la transformation du lait est totalement transférée à la société CILAM, basée à Saint-Pierre. A partir de là la mission de la SICALAIT est uniquement celle, et non des moindres, de rendre le plus performants possible les secteurs de l'élevage et de la production du lait, et celle de la CILAM, d'assurer la transformation du lait, les fabrications, la promotion et la distribution des produits laitiers.

La SICALAIT reprend la Ferme Modèle en 1976, avec ses vaches laitières Sud Africaines, des Jersiaises, ainsi qu'avec ses porcs, ses cabris, ses moutons, ses poneys, que Joseph Boyer et Jean Marie Maillot, des représentants du personnel de la SICALAIT, amenaient dans les fêtes foraines pour le plus grand bonheur des enfants.



Sous l'impulsion du réunionnais Léopold Rieul, premier Commissaire à la Rénovation Rurale, (prédécesseur du Commissaire à l'Aménagement des Hauts) il est décidé de créer sur la ferme modèle un Atelier de préservation et de production de Génisses pour pouvoir développer le cheptel laitier. A partir de 1982, on élimine progressivement tous les animaux autres, sauf l'élevage de porcs consommateur du sérum de fromagerie qui perdurera jusqu'en 1993, et la Sica ne se consacre désormais, qu'à l'activité de production de génisses laitières.

L'ambition du Plan d'Aménagement des Hauts est portée par la volonté et la ténacité de plusieurs hommes remarquables qui auront changé le paysage et la vie dans les hauts ainsi que l'avenir de la filière laitière : Le haut fonctionnaire Léopold Rieul déjà cité, Pierre Lagourgue Président du Conseil Général et Yves Barau Président du premier établissement public régional, qui deviendra le Conseil Régional après les lois de décentralisation de 1981. Plusieurs « outils » sont créés pour accompagner la mise en œuvre de ce vaste chantier, les Associations Foncières Pastorales pour accompagner les actions de mises en valeur foncière et les créations de paturage, l'Association de Promotion Rurale pour la formation des hommes, futurs éleveurs et animateurs ; l'encadrement rapproché des éleveurs par des techniciens d'élevage spécialisés dans le cadre d'un financement européen FSE .

L'arrivée d'Yves Evenat, un jeune homme de 30 ans fin 1980, au sein des cadres de la SICALAIT s'est faite dans le cadre de ce programme et n'est pas étrangère à une certaine prospérité, alors que la collecte était inférieure à 2 millions de litres. Ce breton de vieille souche, nourri au lait de vache depuis son plus jeune âge, un ancien de la Coopérative des Agriculteurs de Bretagne, met tout son savoir

dans l'organisation de la filière en tant que technicien polyvalent, sous les ordres dans un premier temps de Paul Martinel, puis, à partir de 1982, de Dominique Dauchy, le sous directeur. Monsieur Dauchy prend définitivement la direction en 1984, et y reste jusqu'au 31 décembre 1990.



A partir de cette date, c'est l'homme de terrain, Yves Evenat, qui en devient le directeur après avoir assumé le poste de sous directeur depuis 1988, et sa mission se poursuit encore dans l'année du cinquantenaire. Lorsque Monsieur Evenat prend les rênes de la Coopérative la collecte de lait se chiffre déjà à 7 millions de litres, on est loin des balbutiements des années 1960, la SICALAIT est une véritable institution dans l'échiquier économique de l'île, et les défis à relever atteignent des sommets vertigineux. Heureusement que la SICALAIT est habituée à l'altitude !



L'atelier des génisses

Ainsi, c'est depuis les années 1980 qu'on commence à bien maîtriser les secteurs de la génétique, de l'alimentation spécialisée, des pâturages et des bâtiments adaptés. On commence l'installation des cuves réfrigérées dans les fermes et on associe étroitement l'hygiène à la qualité.

En 1982, est créé l'atelier de génisses, un util performant en élevage laitier et une véritable aubaine pour les éleveurs ! Les veaux sont achetés chez eux à 15 jours, ils restent dans l'atelier 26 à 27 mois, et leur sont revendues génisses gestantes de 7 mois s'ils exercent leur droit de préemption ! L'insémination artificielle est réussie à 90%.

Cet atelier passe en quelques années, d'une cinquantaine de bêtes au départ, à environ 900, vingt ans plus tard et stabilisé à environ 750 ! Il a notamment servi à de très nombreuses expérimentations de recherche appliquée dans les domaines de la nutrition, de la reproduction, de la production fourragère, de la fertilisation des sols et dans le traitement des effluents d'élevage par la technique du compostage.

L'année 1989

Une année charnière qui a profondément marquée l'histoire de la SICALAIT. D'abord, avec la mise en application du RMI à la Réunion. Beaucoup de petits producteurs ont vite fait les comptes, et ils étaient convaincus que s'ils gardaient une activité, pour plus modeste qu'elle soit, cela ne leur permettrait pas de bénéficier de cette nouvelle allocation qui leur semblait plus avantageuse.

Le projet d'installation de la Sorélaït évoqué précédemment, est aussi source de grande inquiétude chez les éleveurs et leurs partenaires, notamment le banquier Crédit Agricole qui suspend tout financement de nouveaux projets laitier. La confiance est entamée, le nombre d'éleveurs est passé en quelques années de 250 à 130 !!!!. Pour la première fois depuis 20 ans la quantité de lait collectée régresse en 1992.

Un livre blanc est établi en 1992 pour relancer la filière mais une nouvelle maladie fait son apparition dans nos pâturages, la Dermatose Nodulaire Contagieuse. Arrivée sournoisement de l'Afrique du Sud, cette maladie s'attaque aux muqueuses et aux pieds des vaches, ils s'enflent, sentent mauvais

et sans doute à cause des douleurs, les animaux ne peuvent presque pas se déplacer. Un vent de panique chez les éleveurs locaux les laissera perplexes, d'autant plus, qu'une sécheresse sans précédent sévit notamment dans le Sud, où les premières pluies significatives n'arrivent qu'au 5 mars !



Mais, voilà qu'un malheur fini par effacer un autre : l'humidité des terrains facilite la propagation de la Dermatose, que le président de la Chambre de l'Agriculture de l'époque, le charismatique Angelo Lauret, ne se privait pas d'appeler la « merdatose ». Privée de ce terrain là par la sécheresse, mais également grâce à une vaccination générale du cheptel bovin avec un vaccin Sud Africain, dont l'autorisation d'importation et d'utilisation a du être arrachée de haute lutte après plusieurs mois de tractations auprès des autorités sanitaires parisiennes, la maladie disparaît plutôt que prévue, et personne ne l'a regrettée.

Un certain nombre d'éleveurs qui avaient profité des vents favorables, s'étaient quelque peu endettés avec l'acquisition d'équipements, et avaient du mal à rembourser leurs échéances. Mais, souvent, c'est de l'adversité qui naissent les bonnes résolutions, et c'est ainsi qu'est né le plan de consolidation et de relance. La solidarité, fondement du principe coopératif, va jouer un grand rôle dans cette relance et l'URCOOPA va détacher auprès de la SICA lait son technicien bâtiment, Jean Yves QUINQUIS, qui va prendre la responsabilité du service technique de la SICALAIT en 1993. Arrivé de sa Bretagne laitière natale en 1980 au service élevage de la chambre d'agriculture de la Réunion, technicien passionné de l'élevage laitier il va, par sa compétence, sa rigueur et son professionnalisme, contribuer fortement à la modernisation des élevages et apportera au bénéfice de la profession sa passion et son expertise de la génétique laitière. Ce plan de consolidation et de relance, par la rigueur de son application et favorisé par des aides financières européennes, a permis à la SICALAIT de passer des 7 millions de litres récoltés en 1990 aux 20 millions collectés en l'an 2000 et en 2006 la SICALAIT atteint le chiffre record de 24.6 millions de litres de lait récoltés !



La collecte du lait



A l'époque la traite se faisait à la main, on installait le tabouret à côté de la vache, on positionnait le seau au-dessous et on recevait des coups de queue sur la tête. Il fallait, grosso modo, 5 minutes pour en tirer 5 ou 6 litres de lait. En ces temps là, pour traire 12 vaches, si on était seul, il fallait au moins une heure. Aujourd'hui, un seul individu branche les appareils et trait 12 vaches en même temps, si le local est prévu pour cette quantité, et en 10 minutes il obtient 240 litres de lait, au bas mot ! Et à la fin de la journée il double ce score car la traite se fait 2 fois par jour !

En revanche, là où les choses n'ont pas changées, c'est qu'un éleveur producteur de lait se lève toujours tôt, il sent toujours la bouse de vache, il ne doit pas être allergique à l'ammoniac, l'animal ne va pas au toilette pour se soulager, les bottes en caoutchouc sont de rigueur et il doit être polyvalent, éleveur, plombier, femme de ménage, soudeur, comptable et par-dessus le marché, marchand.



A La Réunion mieux vaut travailler en famille, dans ce métier il n'y a pas d'horaires, ou mieux, les horaires d'un producteur de lait sont incompatibles avec ceux d'un salarié du secteur tertiaire, par exemple. Au-delà des horaires, il faut raisonner en termes de calendrier, une vache ne sait pas quand c'est samedi, quand c'est dimanche, quand c'est le 1^{er} mai ou le 20 décembre, lorsqu'elle a faim il faut la nourrir, lorsqu'elle est malade il faut la soigner, lorsqu'elle met bas, il faut être là, présent, pour lui apporter assistance. Eleveur c'est un métier très contraignant, heureusement que dans cette activité l'homme est en osmose avec la nature, la vache est si docile, elle est si obéissante, elle est si généreuse. Ce n'est pas pour rien qu'en Inde on la vénère tant !

L'intelligence de la vache est remarquable. Dans la Ferme du Piton Bleu on a installé le système DAC, Distribution Automatique de Concentré, ce sont des colliers électroniques qui déclenchent le serveur de nourriture chaque fois que l'animal s'approche de la mangeoire, et lui délivre la quantité pré programmée pour chacun. Ce déclenchement est réglé en l'occurrence, pour ne fonctionner que toutes les deux heures, si une vache arrive avec cinq minutes d'avance par exemple, rien ne se passe. Valentin Grondin a remarqué que dans son cheptel, chaque vache sait exactement à quel moment il faut se présenter, pour avoir sa ration !



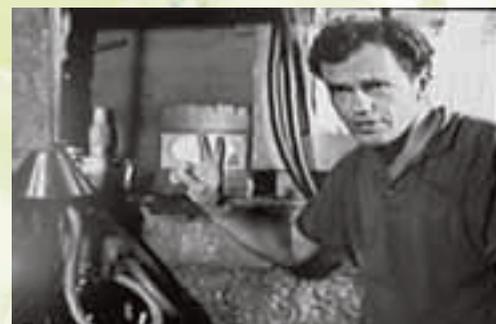
Revenons au ramassage, lorsque le lait arrive dans la cuve, c'est un aboutissement, car, avant cet instant là il y a mille gestes à accomplir, les prairies, le fauchage, les silos à aliment, l'ensilage, les soins vétérinaires, les pannes à réparer, l'entretien du matériel, l'insémination, les conformités sanitaires, le souci permanent de l'hygiène et de la qualité, et ainsi de suite.



Jean Marie Maillot se souvient que dans le temps, il partait au volant de la camionnette Peugeot contenant dans son caisson une trentaine de bidons métalliques de 20 litres. Arrivé chez le producteur, on les échangeait, il fallait les soulever à la main un par un, d'abord pour décharger et ensuite pour charger. Il y avait quelques producteurs bien modestes, qui ne fournissaient que quelques litres et parfois, il fallait regrouper trois ou quatre pour remplir un bidon. A la fin de la tournée, on apportait la collecte à la CILAM à Saint-Pierre et après avoir porté et vidé chaque bidon, il fallait les laver puis les rincer manuellement un à un !!

Jean Marie n'a pas connu l'époque de la camionnette 2 cv, mais entre celle-là et la sienne, la différence n'était pas très importante. En revanche, il a connu les camions Renault SG 2 et SG 3, dans lequel on chargeait, non plus une trentaine de bidons, mais 80 ! Le procédé était toujours le même, charger et décharger à force des bras, et sans manœuvre.

Ce matin là, en février 2012, Jean Marie part au volant d'un semi remorque Volvo tractant une superbe citerne en inox d'une capacité de 25.000 litres, l'équivalent de 1.250 bidons d'avant. En quelques heures il collecte seul, auprès de sept producteurs, plus de 21.000 litres de lait ! L'électronique est présente partout, les producteurs sont tous équipés convenablement et le travail de la collecte se trouve grandement facilité, il n'y a que la bonne et vieille louche pour prélever les échantillons, et la jauge de mesure pour déterminer le niveau de la cuve, qui rappellent en quelque sorte, l'antiquité. Heureusement, autrement on se croirait dans un autre monde.



De la qualité !



Le lait n'est pas un liquide banal. C'est un produit vivant, c'est un mélange très complexe et très instable, fait d'eau à 87%, il contient des composants organiques tels que le lactose, des lipides, des protéides, des vitamines (B2, B12, A et B), des composants minéraux tels le sel, le calcium, le phosphore, le magnésium et bien d'autres éléments encore.

Dès le début de sa production à la Plaines Cafres, le souci de la propreté, de la qualité irréprochable est présent chez les bâtisseurs de la SICALAIT. La coopérative met au point une traçabilité, un moyen de détecter l'origine d'un éventuel problème pour le solutionner le plus vite possible. Au début c'était très délicat d'informer le producteur d'un problème de ce genre, certains se vexaient et dans un coup de sang, se retiraient de la Sica au premier incident !

Le premier système d'analyse était une grosse seringue qu'on remplissait, puis on glissait un filtre dans une fente pour ensuite vider le contenu à travers lui. Parfois on en trouvait de poils, de l'herbe, des mouches et parfois même des traces de bouse ! Des techniciens de plusieurs services assistaient les éleveurs pour les sensibiliser à l'indispensable hygiène, bien loger les animaux, bien les alimenter, laver les mamelles avant de traire, utiliser des ustensiles propres et ainsi de suite.



Lors de l'installation de la CILAM à Saint-Pierre, un laboratoire d'analyses alimentaires réglementaire est créé, et on met à disposition de la SICALAIT un bout de paillasse pour effectuer ses analyses. C'est à partir de 1985 qu'on améliore les méthodes, Gisèle Lebon, future madame Varet, est la responsable de la collecte des échantillons, elle part très tôt à bord du camion de ramassage du lait, pour, devant le producteur, récupérer dans un petit flacon, un échantillon avec son identification. Elle le loge dans une glacière qu'elle apporte au labo pour la suite des opérations. Dès son arrivée, Yves Evenat est agréablement surpris par la grande capacité d'adaptation des éleveurs et leur saine curiosité, notamment concernant la qualité bactériologique du lait, alors qu'au moins la moitié sont illettrés,

totalemment étrangers à priori à cette notion très abstraite et aux nouvelles méthodes de travail.

L'évolution importante de la production donnera naissance à l'ARIAL, Association Réunionnaise Interprofessionnelle d'Analyse du Lait, et fera que la responsable du laboratoire se consacre pleinement aux analyses de contrôles de la qualité. A partir de là, ce sont les chauffeurs qui, en même temps qu'ils collectent le lait, prennent aussi les échantillons, désormais identifiés par un code barre.

Dans ce laboratoire on procède à des analyses bactériologiques, dénombrement des germes et des cellules somatiques dans le lait, et moins il y en a, mieux c'est ; on fait des tests antibiotiques, pour déterminer si des médicaments sont passés dans le lait, on mesure la concentration des matières grasses et protéiques et enfin, on vérifie le point de congélation pour voir si le lait n'a pas été « mouillé ». Qu'est-ce qu'un lait mouillé ? C'est lorsqu'on y additionne de l'eau, et cela, le plus souvent est accidentel, un tuyau qui n'a pas été bien séché, un récipient qui n'a pas été bien essuyé, un robinet qui n'a pas été bien fermé.

Aujourd'hui le producteur est payé en fonction du volume mais aussi de la qualité de son produit, ce qui génère une volonté générale de tirer la qualité vers l'excellence. Il arrive très rarement que des anomalies soient constatées et lorsque c'est le cas, le producteur est averti et une deuxième analyse est effectuée à ce moment-là.

Il existe en France un organisme national qui cadre les procédures de ces analyses, c'est le CNIEL, Centre National Interprofessionnel d'Economie Laitière. Tous les laboratoires français, dont celui de l'ARIAL, sont régulièrement audités, matériel, processus et manipulations, ceci, dans un souci de performance et de fiabilité. La séparation physique du site de la SICALAIT, vise une impartialité dans les analyses. Dans l'année du cinquantenaire, pour faire face à la charge de travail qui ne cesse d'augmenter, deux laborantines assurent les tests, Gisèle Varet et Anna Grosset.



Après le lait, la viande



La moyenne de lactation des vaches réunionnaises est de 3,1 contre 2,8 en Métropole. Cela veut dire que nos vaches sont plus prolifiques que celles du continent. Une lactation, c'est-à-dire, la période de production de lait, dure dix mois et représente environ 6.300 litres. Une vache laitière peut faire jusqu'à dix lactations dans sa vie, voire plus dans certains cas exceptionnels.

Lorsqu'elle n'est plus productive, elle part à l'abattoir. Ce sont les vaches de réforme. Dans cette histoire, les mâles ont une espérance de vie beaucoup plus courte que les femelles, puisqu'ils ne produisent pas de lait, ils finissent plus vite dans les assiettes des consommateurs de viande. Comme c'est la généralité chez les animaux, le pourcentage des naissances des mâles et des femelles est de moitié. Du coup, les éleveurs de la SICALAIT sont des fournisseurs réguliers de bêtes à viande aussi.

La plupart des veaux mâles partent à l'abattoir au bout de quatre vingt dix jours seulement. Certains intègrent le circuit d'engraissement pour passer à l'abattoir entre 18 et 24 mois, mais, étant de race laitière, ils sont plus légers que les autres. Ce cheptel laitier ne peut en aucune manière assurer à lui seul, l'approvisionnement en viande, de la population. Mais là, c'est une autre histoire qui commence...

Jean de Cambiaire, dans son livre « La certitude du développement » nous dit que, du temps de monsieur Boisjoly Potier, milieu du 19^{ème} siècle, la population réunionnaise est légèrement inférieure à 200.000 habitants. Existe dans l'île près de 6.000 exploitations agricoles qui procurent du travail à quelques 71.000 personnes. On compte quelques 3.600 chevaux, un bon millier d'ânes, 7.000 mulets, 5.400 bovins, plus de 12.000 caprins et environ 53.000 cochons !

Moins d'un siècle plus tard, en 1942, le cheptel bovin atteint les 70.000 têtes, pour tomber huit ans plus tard, en 1950, à 48.000 têtes seulement. Cette diminution fulgurante est due à la modernisation du transport après la Départementalisation. L'arrivée des camions et des tracteurs va faire disparaître des rues et des sentiers, les charrettes, les milords et autres carrosses, et lorsqu'on sait ce que représentaient ces véhicules à traction animale dans l'industrie de la canne par exemple, on imagine aisément combien d'entre eux ont été mis au rebut !



Pendant ces temps, les éleveurs bovins se voient désavantagés par rapport à la culture de la canne, et beaucoup se reconvertissent. La viande importée de Madagascar entre alors dans l'âge d'or. Le dionysien Raymond Paris, dit le « Roi bœuf » tout à droite sur la photo, est l'un des grands importateurs de cette époque et il venait souvent au Tampon, son épouse Lucy Bègue, étant Tamponnaise. Pour la petite histoire, ce monsieur a été le premier politique à battre à la régulière l'indétrônable docteur Raymond Vergès !



Lorsqu'on achetait un kilo de viande, on n'imaginait pas son parcours... Ces zébus malgaches arrivent dans l'île dans un piteux état, ils pèsent à peine 220 kilos, alors que, normalement, ils dépassent les 500 kilos. Ils ont parcouru des kilomètres dans leur pays dans de conditions épouvantables, sans se nourrir, sans boire, avant d'être embarqués à destination de la Réunion. Puis ils doivent supporter cinq ou six jours de voyage entassés dans des cales des bateaux avant d'être déchargés à la Pointe des Galets, suspendus au bout d'une corde tenue par une grue, ou à la nage, pour gagner ensuite l'abattoir.

Tout cela sans quarantaine sanitaire, sans contrôle des maladies... La viande qui arrivait par avion n'était pas meilleure, elle voyageait en coffins entassés dans les soutes qui étaient ensuite balancés sur la piste comme des vulgaires sacs postaux, restant souvent, plusieurs heures en plein soleil.

Il fallait que tout cela change.

C'est ainsi que verra le jour en 1973, la SICAPROVIRE (Sica de Production de Viande Réunion), et monsieur Jacques Gilibert en sera le premier directeur. En même temps est créée la SEDAEL (Société d'Etude de Développement et Amélioration de l'Élevage), une filiale de la Sica. Trois grosses propriétés sont achetées dans le Sud, une à Bras Creux, une à Mont vert les Hauts et une à Petite Île, le tout faisant 800 hectares. Cette grande ferme sert de pépinière pour élever et revendre le bétail aux éleveurs. C'est à ce moment-là qu'on importe de Métropole des bêtes à viande, des Charolais, des Limousines, des Blondes d'Aquitaine, des Gasconnes. En 1980, la SICAPROVIRE devient la SICAREVIA (Réunion Viande).

Particularités

La SICALAIT veille sur le bon fonctionnement des salles de traite (sur 85 éleveurs la plupart sont prévues pour recevoir 8 vaches et il y en a aussi qui peuvent traire 12 à la fois). Cet équipement appartient à l'éleveur, ce qui n'est pas le cas des 200 cuves réfrigérées de stockage, dites « tanks » de lait, qui appartiennent eux, à la Coopérative, et sont mises à disposition des éleveurs selon leur capacité, elles vont de 220 à 6000 litres.

L'essentiel des élevages réunionnais sont en montagne, qui, de manière surprenante pour les non spécialistes, n'est pas le meilleur terrain pour les bovins producteurs de lait. Sur un relief escarpé, la vache consomme plus d'énergie que sur les plaines de Normandie ou celles de Bretagne par exemple. Et si les vaches réunionnaises produisent un peu moins de lait que leurs consœurs « zoreil », c'est là l'une des explications. L'autre, c'est l'absence du maïs dans leur alimentation. C'est impossible de l'avoir à bon compte à la Réunion, la petitesse de l'île et son éloignement posent cette contrainte.

La SICALAIT en 2012

Ils étaient 3 ou 4 salariés à la fin de l'année 1962. Ils sont près de 70 à travailler pour la coopérative en 2012 ! La SICALAIT est présente sur plusieurs sites, au 27^{ème} km de la Plaine des Cafres, à la Grande Ferme et à la Ferme tout court, site appelé autrefois la Ferme Modèle, à la Plaine des Palmistes, à Saint-Joseph ville, à Jean Petit, à la Plaine des Grègues et à l'Etang Salé où se trouve une plateforme de réception puis de réexpédition de matériel et de marchandises.

En dehors du lait qui est son cœur de métier et sa raison d'être, et du capital que la SICALAIT détient dans la CILAM, pour garantir l'écoulement de la production de ses adhérents et améliorer ses revenus, la SICA lait a développé une activité d'approvisionnement agricole au service de tous les agriculteurs des Hauts, de la Plaine des palmistes, de la Plaine des Cafres, de St Joseph et de St Leu, seuls magasins spécialisés de proximité pour les éleveurs et les populations rurales des hauts. La SICALAIT s'est également diversifiée depuis 1982 dans des activités commerciales filialisées, en relation avec le domaine agricole, par des Libres Services Agricoles installés du Nord au Sud de l'île, sous les enseignes Fermes et Jardins, et une jardinerie Magasin Vert qui se trouve au lieu-dit les 400, à la limite des Communes du Tampon et de Saint-Pierre.

La SICALAIT est gérée par un Conseil d'Administration de 12 membres tous adhérents élus pour un mandat de 3 ans par leur collègues réunis en assemblée générale ordinaire chaque année et renouvelable par tiers tous les ans. Le nombre de sociétaires en 2012 est de 130 agriculteurs, dont une centaine de familles d'éleveurs laitiers, certaines exploitations étant de forme sociétaire (GAEC, SCEA, EARL...), sociétés comprenant deux ou trois personnes, époux, épouse et enfants, ou tiers associés.

Dans l'organigramme de la coopérative existent plusieurs services : en plus du directeur et de son adjoint Eric VARET, il existe plusieurs pôles. Le service de collecte du lait, premier maillon indispensable après l'exploitation laitière pour assurer sa continuité et sa pérennité ; ils sont 10 chauffeurs qui se relaient pour assurer la collecte par tout temps, à l'exception des alertes rouges cycloniques. Le pôle de service technique aux éleveurs est composé par une dizaine de techniciens, spécialisés dans un domaine précis ou généralistes dans l'élevage laitier. Ils interviennent dans les secteurs aussi divers que l'appui aux projets, à la gestion ou aux financements des élevages, la qualité du lait, le montage, le contrôle ou l'entretien de la machine à traire et des tanks à lait, de la production des génisses, de la mécanisation avec tout ce que cela comporte comme matériel, accessoires et produits. Les commerciaux des différents magasins, du personnel formé dans des domaines les plus divers, qui, en même temps qu'ils font du chiffre d'affaires nécessaire à l'équilibre économique de l'entreprise, prodiguent des conseils avisés aux adhérents. Les services administratifs, les femmes et les hommes qui maîtrisent les chiffres, les bordereaux, les formulaires, les documents officiels, les factures, les fiches de paye et tant d'autres, des gens sans qui, évidemment, la maison serait une coquille vide.

Depuis les 24.000 litres de lait récoltés au terme de l'année 1962, ce qui était un exploit vu les difficiles conditions de démarrage et l'inexpérience des premiers éleveurs, avant même l'année du cinquantenaire, la SICALAIT a dépassé les 24.000.000 de litres !

En cette année anniversaire, 2012, la direction de la SICALAIT et les membres de son conseil d'administration veulent rendre un vibrant hommage à tous ces hommes et à toutes ces femmes qui, cinquante ans durant, n'ont pas mesuré, et ne mesurent pas leurs efforts, n'ont pas compté, et ne comptent pas leurs jours et leurs nuits de travail, pour que la réussite de leur entreprise, de notre entreprise, soit aussi éclatante !





Ce travail de mémoire collective pour cette belle aventure d'Hommes et de Territoire des Hauts, dont les acteurs précurseurs s'en sont allés, a été possible grâce à la participation et à la contribution des familles qui ont témoigné de leur propre vécu ou pour leurs parents disparus...

Personne n'est resté indifférent ; bien au contraire, l'émotion a le plus souvent été au rendez-vous.

Dans ce monde où tout va si vite, il est bon de s'arrêter quelquefois pour voir et apprécier le chemin parcouru.

Il est plus facile dit-on de savoir où l'on veut aller quand on sait d'où l'on vient.

A l'heure où la nouvelle génération reprend le flambeau, il a paru nécessaire de fixer la mémoire, qui pourra de temps en temps permettre aux générations futures de relativiser les obstacles qu'ils auront à surmonter, même si la plupart du temps, les anciens disent :

« *C'était dur mais c'était le bon temps* » ou encore « *Nou, lété misèr, nou lété eureu* ».

